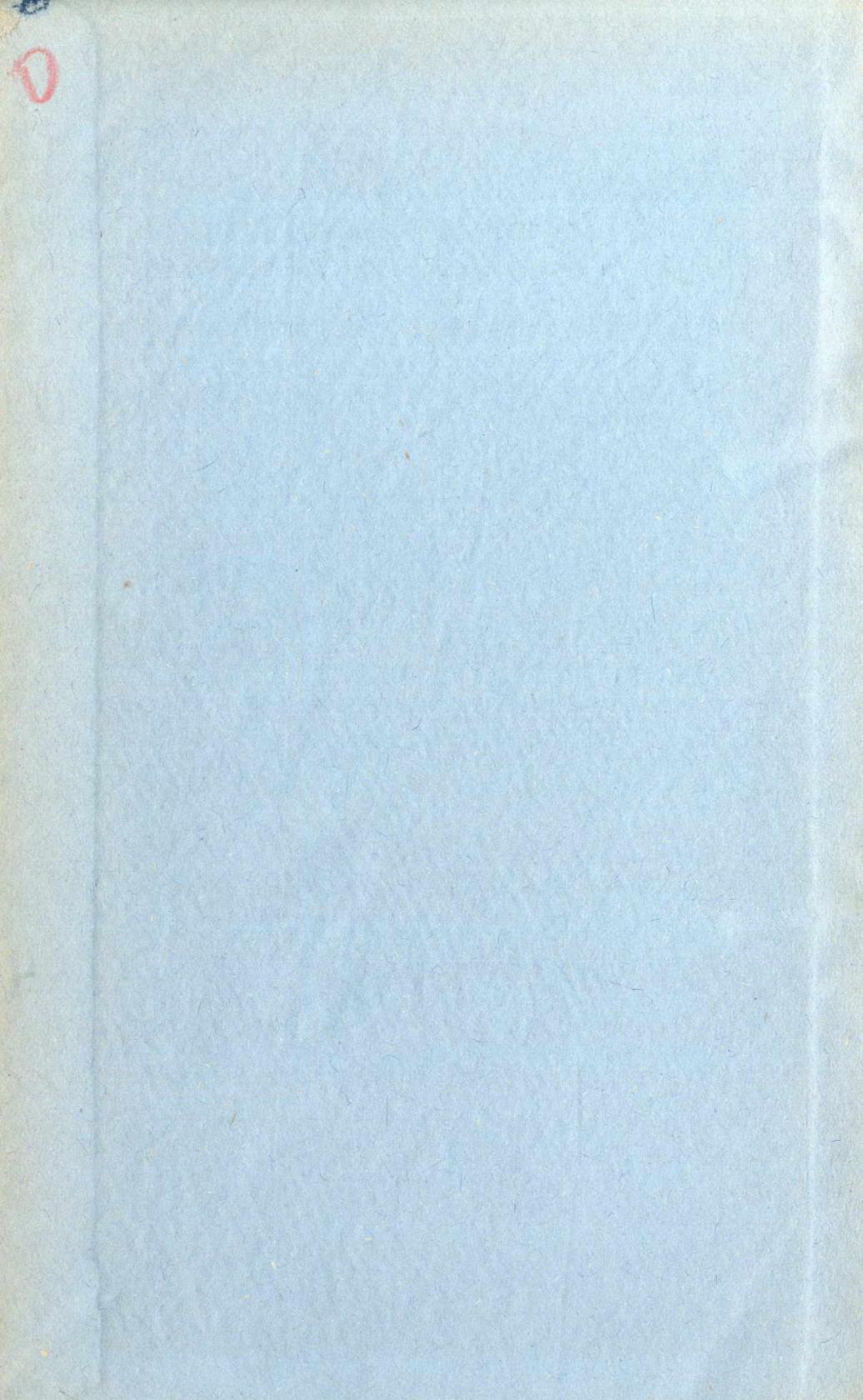


ПБ6 549

LIBRY.

AVEC
L'ARMÉE SERBE
EN RETRAITE



ID=32429839

Луна Ђеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEUGRAD

П. 6. 6
549

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 45553

RAOUL LABRY

AVEC

L'ARMÉE SERBE

EN RETRAITE

A travers l'Albanie et le Monténégro

JOURNAL DE ROUTE

D'UN OFFICIER D'ADMINISTRATION
DE LA MISSION MÉDICALE MILITAIRE FRANÇAISE
EN SERBIE



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1916

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Copyright by Perrin et C^o, Paris, 1916.

*A mes camarades de la Mission Médicale
française en Serbie.*

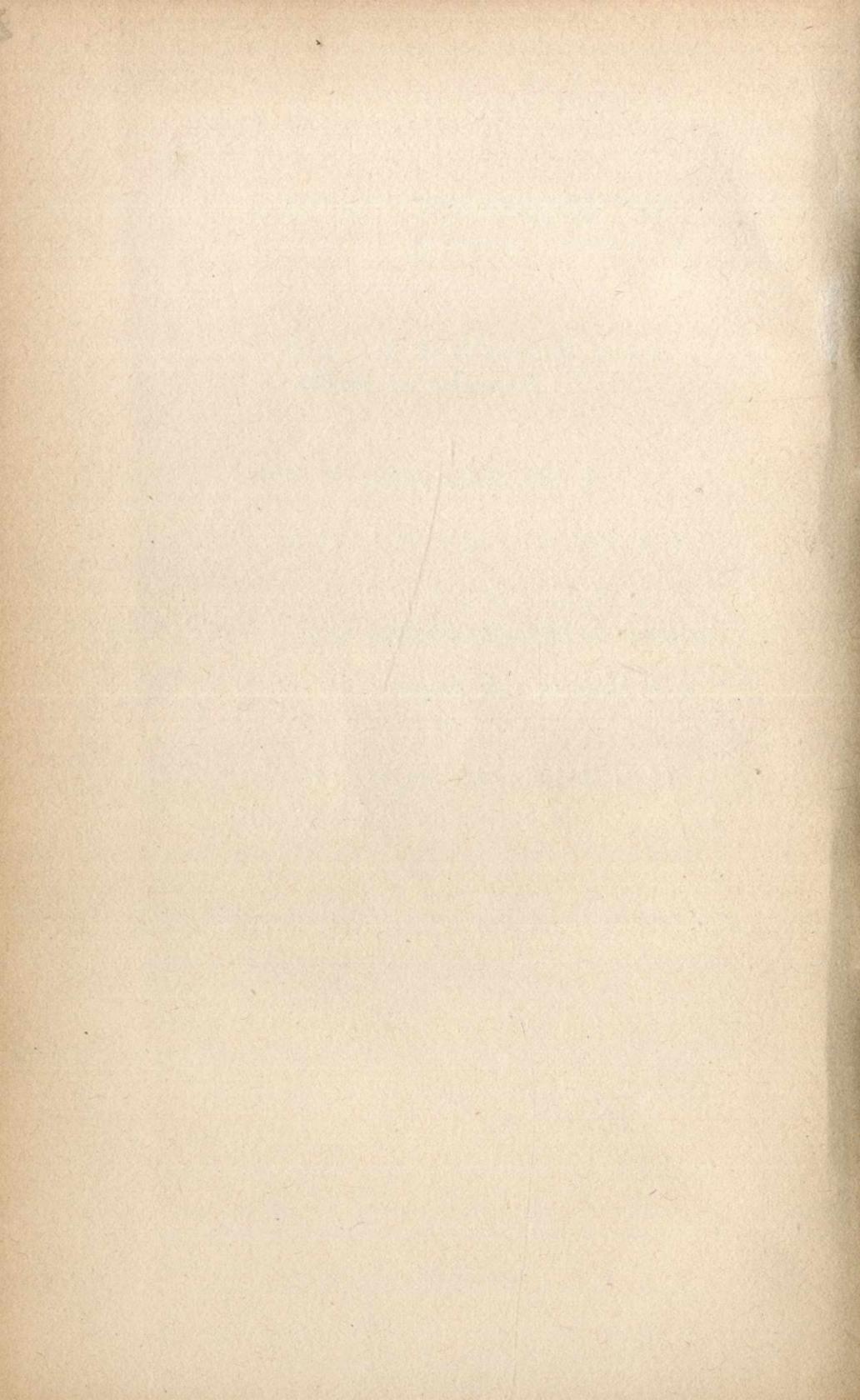
A mes compagnons de route :

M. le Médecin major de 1^{re} classe, Demonet.

*M. le Médecin major de 2^e classe, Lacomme,
directeur de l'hygiène du département de la Somme.*

*M. le Médecin aide-major de 1^{re} classe, Gardies,
de Nice.*

*M. le Médecin aide-major de 1^{re} classe, Cot,
de Salles-Curan (Aveyron).*



AVANT-PROPOS

Ce sont des notes sans prétention, écrites au jour le jour, pendant la longue retraite à travers le sandjak de Novi-Bazar, le nord du Monténégro et l'Albanie, à la lueur des feux de bivouac, sous la tente, dans la neige ou dans les *hans* albanais. Elles sont la traduction exacte d'une réalité journalière que le souvenir n'a pas eu le temps de déformer. Car la mémoire même la plus fidèle recrée plutôt qu'elle ne reproduit. Parfois, j'ai eu beaucoup de

peine à les rédiger au soir des grandes marches. Je m'y suis toujours contraint. Se forcer à une occupation régulière est le meilleur moyen de conserver son énergie dans les pires misères.

Si les aventures de quelques Français perdus dans la tourmente serbe et noyés dans la masse d'un peuple entier sur les chemins de la déroute et de l'exil ont peu d'intérêt en elles-mêmes, j'espère que les vues rapides d'Albanie ou du Monténégro, éparses dans ces notes, seront regardées avec curiosité. Ce sont pays inconnus chez nous. Gaulis qui les visitait en 1912 ne put dépasser Prizrend ni gagner Ipeck par Diakova. Bien rares doivent être les voyageurs qui se sont risqués dans les défilés du Tchakor. J'avoue que pour le faire il fallait y être acculé par les comitadjis bulgares. Et je souhaite ne pas re-

commencer de si tôt semblable randonnée.

La mission médicale française en Serbie a eu une terrible fin.

Son histoire commence au début de mars 1915. A cette date la Serbie était décimée par le typhus exanthématique.

Après leurs défaites de décembre, les Autrichiens dans une fuite précipitée avaient jonché de leurs cadavres les routes et les champs. Pour laisser libre passage à leur artillerie et à leurs convois, ils avaient jeté dans les puits, entassé dans les maisons les corps qui obstruaient les chemins. Les districts d'Oujitsé et de Valjevo étaient tout entiers en décomposition, peut-on dire, au moment où l'armée serbe y pénétrait. Aussi a-t-elle été tout de suite, avec une violence soudaine, envahie par les maladies, que les soldats envoyés en congé et les prisonniers ré-

partis dans l'intérieur du pays propagèrent dans la Serbie tout entière.

La situation était devenue terrible. Les hôpitaux étaient encombrés ; les médecins avaient perdu cent vingt-cinq des leurs sur deux cents ; la population civile, dépourvue de secours, était ravagée par la mort. Il semblait que le pays tout entier allait agoniser au moment où il pouvait s'abandonner à l'allégresse et à l'orgueil d'avoir remporté la plus belle victoire de la guerre après celle de la Marne.

C'est alors que le Gouvernement serbe fit appel aux Alliés ! En France, le Ministère de la Guerre demanda cent volontaires parmi les médecins. Deux mille se présentèrent. Et dès le 17 mars, le chef de la mission, le médecin principal de 1^{re} classe Jaubert, s'embarquait à Marseille pour aller tout de suite organiser la lutte contre

le fléau avant l'arrivée de ses officiers. J'avais l'honneur de l'accompagner. Le 25 mars nous étions à Salonique et le 27 à Nisch.

J'ai vu la Serbie au moment de ses plus grands deuils et j'en ai éprouvé la plus vive pitié. Le 26 mars je passais en chemin de fer, vers le soir, à Vèlès. La ville, blottie au creux des collines dénudées, escaladant leurs pentes avec ses maisons à portiques, aux murs violets et aux tuiles rouges, semblait descendre avec le soleil dans un songe des *Mille et une Nuits*. Je n'eus pas le temps de me laisser enchanter par sa délicieuse turquerie. Près de la voie cheminaient, cahotantes et surchargées de cercueils, des charrettes qui, au pas lent des bœufs, allaient jeter au charnier leur récolte journalière de typhiques.

Pendant la route de Vèlès à Nisch, à

chaque station, on apprenait que tel ou tel avait succombé. A Uskub, on nous annonça que les deux seuls médecins qui restaient indemnes venaient de tomber. A mesure qu'on approchait de Nisch, il semblait qu'on avançait vers la mort.

A Nisch, dans la rue qui va de la place Milan, face à la forteresse turque, à la légation de France, je comptai quarante-deux drapeaux noirs. C'est la coutume serbe de pavoiser de deuil pendant quarante jours la maison d'un mort. Dans la rue dont je parle, presque chaque maison portait ce funèbre pavois. La ville était une nécropole.

Au cimetière où, le jour même de notre arrivée, j'accompagne le convoi d'un Français qui fut un homme de bien, de grand courage et de haute valeur, M. Baudouin, directeur de la Banque franco-serbe, vic-

time lui aussi du typhus, les morts se succèdent si vite qu'on n'a pas le temps de leur élever un monument moins éphémère qu'une croix de bois. Les tombes se pressent et occupent déjà toute la colline attenante. Des prisonniers autrichiens les creusent, y descendent en hâte le cercueil : les assistants passent, en jetant chacun dessus une poignée de terre, et s'en vont vite pour éviter l'idée qu'il leur serait peut-être utile de retenir leur place.

La crainte de la mort oppresse tout le monde. On ne peut causer avec quelqu'un sans deviner chez lui la hantise du typhus.

Les maisons de la ville se ferment, hostiles à l'étranger : elles paraissent craindre quelque trahison du dehors. On ne peut trouver une chambre que sur réquisition de l'autorité militaire. Malgré celle-ci il nous fut très difficile de nous loger.

Tous les jours, le fléau faisait de nouvelles victimes.

Le 28 mars, aux abords de la gare, près de la barrière de la ligne Pirot-Sofia, je vois devant moi tituber un paysan en haillons : je pense qu'il a dû fêter un peu trop le vin de Négotine, en célébrant la défaite des « Schwabes » (c'est le nom que les paysans donnent aux Autrichiens et souvent aussi à tous les étrangers). Mon joyeux compère vacille fortement, il trébuche et tombe. Je m'approche. Le malheureux délire; sa figure est livide; ses yeux sont injectés de sang. Il vient d'être terrassé par le typhus. C'est un homme mort. En attendant la crise dernière, une charrette le charge, et le cahote, les bras ballants, la tête pendante, jusqu'à l'hôpital de Tchélé-Koula, l'hôpital de la Tour des Crânes.

C'est l'hôpital le plus sinistre de Nisch, celui des typhiques exanthématiques, d'où l'on ne sort que pour aller dormir tout près, dans le cimetière où reposent déjà, depuis un mois, plus de 1.200 Serbes ou Autrichiens.

Les directeurs qui s'y succèdent ne sont pas plus épargnés que les malades. Sur 12 depuis le commencement de l'épidémie, 12 ont eu le typhus et 8 sont morts. L'un d'eux m'a fait visiter cette redoutable demeure. Elle est moderne et bien pourvue en temps normal. Mais le typhus et la variole l'ont surpeuplée. Aussi, fin mars, quelques-unes de ces salles offraient des visions dantesques, des spectacles de cauchemar.

J'ai vu dans l'une, les malades deux par deux dans un même lit, parfois un exanthématique à côté d'un varioleux dont les

pustules crevaient en un pus infect, pendant que sous le lit râlait un moribond auprès d'un morceau de pain noir et d'une cruche d'eau.

J'ai vu entre les lits, des malades hagarés, accroupis sur les talons, levant la tête pour respirer un peu d'air, avec effort, attendant la fin, sans révolte et sans une plainte.

J'ai vu de longues files de charrettes emporter, comme à Vèlès, les victimes de la journée, dont les cercueils en se heurtant rendaient un son lugubre.

Après de pareilles visions, il semblait qu'on ne pouvait échapper à son tour à un tel sort. On quittait ce funèbre hôpital l'esprit hanté par le souvenir de ce médecin qui, il y avait quelques semaines, avait été retrouvé agonisant sous un lit, au milieu des cadavres de ceux qu'il soignait.

Les autres villes de la Serbie n'offraient pas des spectacles moins terribles que Nisch.

A Belgrade, une doctoresse russe, d'un admirable dévouement, était seule pour secourir mille typhiques. Oujitsé et Valievo étaient des cimetières.

Voilà le milieu dans lequel nos médecins allaient se trouver. Ils arrivèrent en deux convois, l'un le 4 et l'autre le 11 avril. La mission française avait reçu comme domaine la Vieille-Serbie, la Nouvelle-Serbie, acquise au traité de Bukarest, avec Uskub et Monastir, étant réservée à la mission américaine.

Ce domaine fut divisé en 7 secteurs : Belgrade, Oujitsé, Valievo, Krouchevats, Kragouïevats, Zaïtchar et Nisch. A la tête de chacun se trouvait un médecin chef. Les médecins sous ses ordres, plus ou

moins nombreux suivant l'étendue du secteur, étaient répartis dans les centres plus importants et de là, deux par deux, en voiture, à cheval, à dos de mulet, ils s'en allaient visiter les villages les plus éloignés. Il n'y eut pas de soldats serbes aux avant-postes les plus près de l'ennemi, il n'y eut pas de village, tapi sous les acacias au creux des montagnes, qui ne virent de culotte rouge.

De la Drina aux frontières roumaine et bulgare, de la Nichava au Danube, les Français ont chevauché la Serbie, paladins de l'hygiène et de la seringue, croisés contre le typhus et le choléra.

Leur rôle fut double pour juguler le typhus : guérir les malades et enrayer l'extension de l'épidémie. Pour remplir leur premier rôle, ils ont ou bien créé des hôpitaux avec des moyens de fortune, ou

bien joint leurs efforts à ceux de leurs confrères serbes dans les hôpitaux déjà existants.

Pour atteindre le second but de leur action, ils sont allés partout de maisons en maisons, badigeonnant, désinfectant, oignant, brûlant.

D'autres diront mieux que moi comment fut menée cette lutte contre le typhus, avec des moyens bien précaires, rendus encore plus précaires par la difficulté des transports, l'encombrement de la voie ferrée de Salonique à Belgrade, le manque de main-d'œuvre, le peu de bonne volonté aussi, il faut bien l'avouer, de quelques médecins du pays, élèves des facultés allemandes, nourrissons de Vienne ou de Berlin, disposés à voir dans les Français des concurrents dont le désintéressement leur enlevait une clientèle exploitable à

merci. Malgré toutes les difficultés chacun montra de l'ingéniosité et sut parfois créer quelque chose de rien.

Ainsi mon ami Randon, chef du secteur d'Oujitsé, imagina un système de désinfection à la gare fort simple et fécond en résultats. Comme le typhus se transmet par les poux et que les trains déplacent ces animaux, amis de l'homme et en particulier des Orientaux, en même temps que leurs porteurs, personne ne montait dans un train à Oujetsé ou n'en descendait sans être passé à la tondeuse, à la douche, à l'huile camphrée ou au pétrole. Et cette nécessité était inéluctable. Personne ne pouvait ni prendre un billet, ni sortir de la gare sans présenter son ticket de désinfection signé par le médecin de service et valable pour 24 heures. Les autorités serbes prêtaient tout leur

appui et des sentinelles incorruptibles veillaient à la consigne. Aussi les récalcitrants furent vite réduits à merci. Et le typhus diminua rapidement dans ce secteur comme dans tous les autres.

Grâce aux efforts des Français et aussi le soleil aidant, le typhus était arrêté dès le mois de juin.

Nos médecins se mirent alors à vacciner l'armée tout entière et une grande partie de la population civile contre la typhoïde et le choléra. Ils eurent à lutter contre bien des mauvais vouloirs et des méfiances. Il surent habilement arriver à leurs fins. Mon ami Laty, à Belgrade, parvint à vacciner une grande partie de la population civile grâce à une entente avec le Préfet. Comme toutes les denrées étaient réquisitionnées, l'autorité ne délivrait de bons de vivres qu'à ceux qui

pouvaient présenter un certificat de vaccination. Ainsi le choléra fut évité, et la typhoïde fit bien moins de ravages en Serbie qu'autrefois.

L'activité de nos médecins s'étendit à tous les domaines. Avec une louable initiative chacun chercha à satisfaire les besoins du pays où il se trouvait. L'un, à Belgrade se fit le médecin des Tsiganes, dont le quartier dans chacune des villes de la Serbie est le foyer de toutes les pestes.

A Pirot le médecin major Cot créa de toutes pièces un dispensaire pour nourrissons, qui fut vite très fréquenté. Un autre à Belgrade fonda une Goutte de lait; un autre encore organisa une école d'infirmières où il dressa un grand nombre de femmes serbes aux méthodes modernes de l'hygiène. Chacun, en somme,

eut son idée et la réalisa peu ou prou avec plus ou moins de bonheur.

L'œuvre, accomplie sous un bombardement presque journalier, par mon ancien camarade de lycée, le médecin principal Bertrand, fut très belle dans le secteur de Belgrade dont il était le chef aimé de tous. Il fut organisateur aussi habile que fin diplomate et sut inspirer aux Serbes, mieux que personne et plus que personne, une haute idée de la France.

Au mois d'août, la répartition des médecins fut réorganisée.

Sur la demande du quartier général serbe, une quarantaine d'entre eux furent attachés aux différentes formations sanitaires de l'armée serbe. Les autres, une quarantaine environ, réduits par un assez grand nombre de malades rapatriés, restèrent dans les hôpitaux du territoire en réserve.

La mission fut surprise par la débâcle d'octobre, ainsi répartie. Les premiers suivirent le sort de leurs unités jusqu'au jour où le manque de munitions, la défaite, le froid, la faim les dispersèrent. Les autres commencèrent beaucoup plus tôt leur calvaire. Comme ils n'appartenaient à aucune formation de campagne, ils se sont tout de suite trouvés isolés, abandonnés, perdus. C'est par leurs propres moyens, dès la fin d'octobre, qu'ils ont dû échapper à l'ennemi, formés en bandes errantes, le bâton de l'exilé à la main, armés de fusils ramassés au hasard sur les routes albanaises.

Je fus de l'une de ces bandes affamées et transies qui gagnèrent Scutari d'Albanie, à travers les montagnes du Monténégro. Notre route, commencée à Kralievo le 2 novembre, s'acheva à Scutari le 10 dé-

cembre. Les étapes furent Ratchka, Mitrovitza, Prichtina, Prizrend, Diakova, Ipek, Andrevitsa et Podgoritsa.

Nous avons été mêlés au plus affreux désastre qui ait broyé tout un peuple.

Après les terribles spectacles de misères que nous avons vus, on reste en-deuillé pour toujours. Mais ce qui me parut plus douloureux que tout, ce fut de voir les hommes se ravalier de jour en jour au rang des brutes. Il n'y eut bientôt plus d'alliés, plus d'amis, presque plus de camarades. Il n'y eut que des gens qui avaient faim.

RAOUL LABRY.

AVEC L'ARMÉE SERBE EN RETRAITE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ÉTAPES DE LA RETRAITE
DE KRALIEVO A RATCHKA — SÉJOUR A RATCHKA

Le 17 octobre nous quittons Nisch, que les avions ennemis bombardent tous les jours.

Les Bulgares, au sud, ont coupé à Wrania la ligne de Salonique; au nord ils menacent Kniagevats; nous allons être pris. Nous mettons le feu à tout ce qui pourrait être utile à l'ennemi. A minuit, un des derniers trains nous emporte vers Kragouïevats. C'est le commencement de nos misères errantes.

A peine arrivés nous recevons l'ordre d'évacuer la ville. Les Allemands ont tourné le défilé de Bagradan, où les attendaient les Serbes; ils marchent sur Kragouïevats. Les obus tombent déjà sur les faubourgs. Un train, pris d'assaut par une masse de fugitifs affolés, nous amène à Lapovo. Sous un wagon, dans un panier à chiens, une nichée d'enfants pleure : ils ont perdu leur mère. Sur une plateforme, sous la pluie, un vieillard en haillons agonise; près de lui, un blessé tout sanglant, le poumon traversé par une balle, râle.

Il nous faut deux jours pour atteindre Kralievo où refluent paysans, prisonniers, fonctionnaires, blessés. A ceux-ci on a donné une couverture et dix francs. Avec ce maigre viatique ils ont quitté les hôpitaux menacés par l'ennemi, hagards, et en haillons. Près de la gare j'en vois un se tordre dans une attaque de tétanos; il

Лука Целовић

БЕОГРАД

Luka Celović

LES PREMIÈRES ÉTAPES DE LA RETRAITE 29

БЕОГРАД

hurle, raidi, dans la boue. Personne ne songe à l'enlever.

La ville est si encombrée qu'on ne trouve ni logement ni pain. Il faut bivouaquer sous la pluie, le ventre creux. Les diplomates eux-mêmes sont obligés de ternir leurs souliers vernis dans la fange. Ils font triste mine; ces aventures ne sont pas de leur monde. Les Austro-Allemands ne nous laissent aucun répit.

*
**

Le 27 octobre, un de leurs espions met le feu au dernier dépôt de benzine qui reste aux Serbes; toute la nuit des torrents de fumée noire, traversés à chaque explosion par une immense flamme bleuâtre, courent sur la ville. On parvient à grand'peine à sauver d'un hangar tout proche quelques munitions.



Le 30 octobre, des avions ennemis viennent augmenter le désordre dans la gare. Une bombe de 18 kilos, près de moi, tue une vache et emporte la tête d'un prisonnier autrichien. Des soldats affamés se précipitent sur l'animal, le dépècent, et foulent presque aux pieds le cadavre inutile du Boche.

Tout espoir d'arrêter la ruée allemande est perdu : le pillage commence des marchandises répandues aux alentours de la gare. Chacun ne pense qu'à fuir. Les médecins français qui se sont réunis à Kralievo au nombre d'une trentaine, abandonnés de tous, sont obligés de chercher eux-mêmes leurs moyens de transport. Le médecin principal Randon a la chance de

pouvoir acheter deux charrettes à bœufs, branlantes et grinçantes.

Le 1^{er} novembre, la fortune me favorise à mon tour : je trouve une charrette abandonnée avec son attelage. Je me l'approprie sans remords. Le 2, à force de démarches, j'arrache au chef de la station militaire deux carrioles pour le chef de la mission. La nuit se passe à préparer notre minable convoi. Une promenade à la gare m'enrichit de quelques boîtes de lait concentré. Nous pourrons nous mettre en route demain.

*
* *

Mercredi 3 novembre.

Départ dans le soleil levant, perdus au milieu d'une immense file de chariots.

C'est l'exode de tout un peuple, d'une horde qui déménage.

Sur la voiture qui précède la mienne bringueballent trois enfants, une table, un poêle, un lit de fer, une marmite, le tout pêle-mêle. Je marche en tête de mes trois voitures en compagnie de mon fidèle ordonnance, le caporal Voïslav, qui porte en bandoulière la guzla que je lui avais achetée pour me chanter, aux temps heureux, les épopées de son pays.

Le brave Tchédomir, un blessé de Koumanovo, rude invalide qui me servait, harcèle les bœufs paresseux dont le hasard m'avait fait propriétaire. Stevan, le cuistot, affublé de la casquette de parade d'un lieutenant serbe attaché au médecin principal Jaubert, une marmite sur le dos, chemine avec Milan, le taciturne, auprès de la troisième voiture conduite par Voïa, le sourd.

Le médecin principal Jaubert et mon ami

le médecin major Demonet, pataugeant dans la boue, ferment la marche de ce convoi à la capitaine Fracasse. Nous allons à travers la plaine fangeuse de l'Ibar. Nous traversons les parcs de combat de la malheureuse armée serbe, qui agonise dans une dernière bataille. Des décharges énormes retentissent à notre droite. Un capitaine d'artillerie, affalé au bord d'un fossé, me montre d'un geste les quelques gargousses qui restent à sa batterie.

— Après cela ce sera la fin, me dit-il ; le soldat le sait, il a perdu toute confiance. Ce sera bientôt la déroute. Comment résister à l'ouragan d'obus qui précède la marche des Allemands ?

Et comme pour donner force aux paroles du capitaine, les coups précipités des grosses pièces boches forment un grondement continu.

Un blessé, cachectique, qui se traîne sur

des béquilles, tombe. Il crie : « *Maïka!* *maïka!* (Ma mère!) » On l'installe sur une voiture. Il reste encore de la pitié chez beaucoup. La route tourne vers le sud, vers la gorge profonde que l'Ibar s'est taillée dans les montagnes. Nous gravissons une rude montée, semée déjà de voitures brisées. A grand'peine nous nous hissons sur la crête d'un éperon rocheux qui ferme la vallée encaissée de l'Ibar.

Par une descente difficile, qui nous épuise, nous parvenons au bord de la rivière, qui roule des eaux rougeâtres entre des rochers noirs; quelques peupliers aux feuilles jaunies éclairent seuls le paysage. Nos épreuves commencent. La marche est arrêtée près d'un pont par un encombrement. Des piétons, des recrues qui portent à deux des caisses de cartouches traversent un torrent, affluent de l'Ibar, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Cris, injures, on

se menace déjà du revolver. Une voiture boiteuse est jetée à bas du pont; la place est nette.

*
* *

A 11 heures, l'état-major serbe nous dépasse en automobile. Vu le voïvode Putnik, dont la vénérable figure est empreinte d'une douloureuse tristesse. Il s'informe de notre sort. Indigné de voir le chef d'une mission française et les officiers de sa suite cheminer à pied en si piètre équipage, alors que des officiers serbes sont en voiture, il donne l'ordre de nous faire une place dans les automobiles du quartier général. Je me hisse à côté d'un médecin de la cour sur une auto poussive et malchanceuse.

Au pied de la forteresse de Maglitch, qui dresse superbement des murailles mous-

sues au-dessus de l'Ibar, sur un rocher à pic, comme Najac se dresse au-dessus de l'Aveyron, une charrette heurte notre voiture à l'entrée d'un pont : nous dérapons, les deux roues de derrière sont déjà dans le ravin, nous sautons et, à grand'peine, évitons une chute menaçante.

Jusqu'à Ouchté, ce fut un tour de force pour notre chauffeur de pouvoir dépasser, dans la boue jusqu'au moyeu, les convois qui tiennent sans trêve la route. Je n'ai rien mangé. Je puis trouver deux pommes. Mon ami Randon qui bivouaque dans un champ, me donne un morceau de mouton qu'il vient d'abattre. Je le mangerai cru. La route gravit en lacets un plateau élevé. L'auto s'épuise dans cette montée. Elle nous lâche à une dizaine de kilomètres de Ratchka. Je gagne dans la nuit noire, en marchant avec des peines infinies, tombant dans les ornières et les flaques d'eau,

ce bourg où des milliers de fugitifs sont entassés. Ma bonne fortune qui m'accompagne encore me fait trouver une place dans la maison branlante du vieil Alexis Mikhaïlovitch, et après avoir dîné d'un mauvais café, je m'endors en songeant aux moyens d'apaiser demain la faim qui me tenaille.

Jeudi 4 novembre.

A l'aube, je cours le village pour trouver à manger. Partout la même réponse : *Nema* (il n'y a rien).

A la porte de la station militaire, un malheureux en haillons qui porte un bébé sur le bras et traîne deux bambins derrière lui, pleure et implore un morceau de pain de la pitié des soldats de garde. Mais ceux-ci n'ont rien. L'homme s'effondre et sanglote avec ses trois enfants. Partout, dans les ruelles, sur le pas des portes,

des blessés, des paysans, des soldats sont allongés dans la boue, livides, accablés de fatigue.

Le village est accroché aux flancs d'une montagne ravinée et dégringole jusqu'à la rivière Ratchka, qui formait l'ancienne frontière entre la Serbie et le sandjak de Novi-Bazar. Face à lui un piton dénudé est occupé par un fortin turc qui continue à monter sa garde inutile. Je m'y hisse pour découvrir le pays et quelque village hospitalier. J'ai le bonheur de rencontrer sur ma route une paysanne qui pour 1 franc me vend deux œufs. Ce sera ma seule pitance de la journée. Car la camaraderie, dans de pareilles circonstances, n'est souvent qu'un sentiment d'après dîner : un affamé devient un ennemi. Certains d'entre nous qui ont des conserves les gardent farouchement.

La démoralisation commence. Nul ne

sait ce que nous allons devenir. Personne ne songe à nous. Nous sommes perdus dans le torrent de fuyards qu'à tout instant la route de Kralievo déverse dans Ratchka. Il reste encore cependant un semblant d'organisation. Un convoi de pain arrive : je parviens à en obtenir un médiocre et plein de pailles. Je le ménage parcimonieusement, assis sur le grabat prêté par Alexis Mikhaïlovitch, qui m'endort avec ses histoires de guerre contre les Turcs, pendant que la pluie tombe au dehors à torrents et filtre à travers les chevrons démolis de la toiture.

*
* *

Vendredi 5 novembre.

J'ai à peine dormi dans la vermine. A 2 heures du matin mon lit s'est effondré

et j'ai roulé par terre sans trop de casse. Il pleut toujours. La Ratchka a démesurément grossi. A 5 heures, le pont qui amorce la route de Novi-Bazar est emporté par le courant. Tout le jour des prisonniers faméliques essaieront de le réparer. Mais le torrent enfle toujours. La route que nous devons prendre est infranchissable. Nous apprenons par hasard que le quartier général se porte sur Mitrovitza. Nous décidons de gagner cette ville. Il reste quelques camions automobiles français : ils transportent des Serbes de tout poil qui ont sans doute payé leur place à prix d'or.

Les Français s'indignent. On leur promet pour dimanche une auto qui les transportera six par six. Pour moi, je reçois l'ordre de gagner Mitrovitza à pied dès que nos trois charrettes seront arrivées. Je vais les attendre sur la route, aider par

mes cris à la marche des bœufs épuisés. Je fais camper mon monde au delà de l'Ibar, sur sa rive droite. Je couche sous une voiture, les pieds au feu du bivouac qui éclaire des têtes invraisemblables de prisonniers autrichiens. L'un d'eux semble un Raffet, avec son uniforme en lambeaux et les chiffons dont il s'est couvert la tête en guise de passe-montagne.

*
* *

Samedi 6 novembre.

Affolement dans la ville. Les Allemands sont à 20 kilomètres de Ratchka. La route de Mitrovitza se couvre de fuyards apeurés. Beaucoup de soldats qui ont quitté leurs rangs et jeté leurs armes. Ils vont devant eux.

Journée passée à préparer la marche

de cinq jours sur Mitrovitza. Il faut partir demain pour échapper aux Allemands dont la cavalerie va plus vite que nos bœufs.

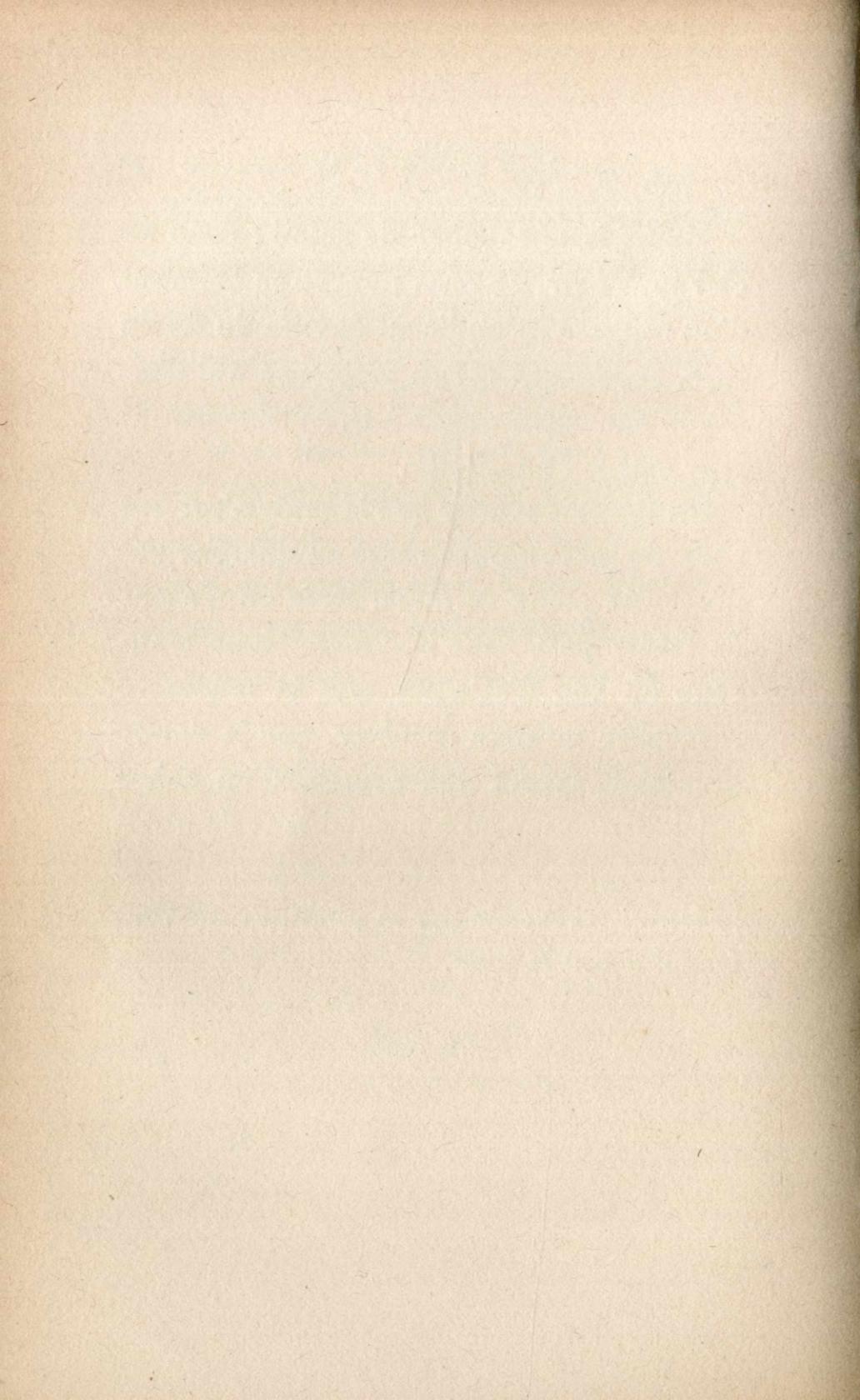
Dans un village mi-turc, mi-albanais, d'aspect hostile, je vais avec Tchedomir acheter un mouton que j'obtiens à grand-peine. Sa tête cuite avec des choux trouvés dans un champ nous offre un bon déjeuner, auquel manque du pain. L'eau bourbeuse de l'Ibar est notre seule boisson.

L'après-midi, mes hommes et moi abattons un arbre à l'aide d'un vieux sabre d'artillerie autrichien ; nous confectonnons une broche rustique sur laquelle, devant un grand feu, nous rôtissons le mouton, qui sera le cher compagnon de notre route. Les affamés qui passent lui jettent des regards d'envie : il faut le protéger par une solide garde.

Un aéro lance deux bombes sur la ville et tue quelques personnes.

Magnifique coucher de soleil ; dans un ciel tout noir, de gros nuages se colorent d'un rouge d'incendie au-dessus du fortin turc, cependant qu'un immense vol d'oiseaux sauvages passe à tire-d'aile devant leur masse étincelante.

On me fait avertir que la route n'est pas sûre. Je peux me procurer au quartier général dix pains de maïs. Mais on n'a pas de fusils pour mes hommes. Nous n'aurons en cas d'attaque que la médiocre ressource de mon revolver, que je confie à Voïslav, expert aux armes, d'un sabre autrichien qui sert à la cuisine et de quelques poignards albanais. Nuit passée sous la tente, traversée par la pluie. Je me lève transi avant le jour.



CHAPITRE II

DE RATCHKA A MITROVITSA — TVERDJEN
INCIDENT DE LAPOSAVLIEVITCH
UNE AUTOMOBILE FRANÇAISE TOMBE DANS L'IBAR
SÉJOUR A MITROVITSA

Dimanche 7 novembre.

Départ au jour. Voïslav et Tchedomir ont sur l'épaule deux carabines autrichiennes. Je n'ose leur demander d'où ils les tiennent.

Je fais route avec deux bons camarades, Mitton, jeune médecin plein d'allant et d'entrain, et Dhomont, médecin à Asnières, accompagné de sa charmante femme qui émerveille tout le monde par son endurance et sa courageuse gaieté.

Marche lente sous un ciel gris dans la vallée de l'Ibar encaissée entre des montagnes noirâtres, dénudées. Le Turc, ennemi des arbres, est passé par là. Le paysage est triste et morne. Des musiciens de la garde nous dépassent ; ils portent par devant leur instrument et par derrière une paire de bottes neuves. Ils s'égrènent, minables et comiques, le long du chemin qui entre dans une grande plaine encerclée de hautes montagnes coiffées de pins. Quelques maisons isolées, dont les Albais propriétaires nous regardent passer d'un air hostile.

De grands vols de corbeaux remplissent les champs de leurs croassements : ils assaillent les cadavres des chevaux déjà tombés, qui de loin en loin sèment la route. Celle-ci a été emportée par un torrent ; nous la passons facilement à gué. Elle court de nouveau au flanc

des montagnes à pic, rude et boueuse.

A une heure, nous campons : les bœufs, qui n'ont rien mangé depuis deux jours n'en peuvent plus. Nous nous installons dans une étroite prairie entourée par l'Ibar et un torrent qui, de l'autre côté de la route, forme une belle cascade tombant dans une jolie vasque. Celle-ci me sert de baignoire. Je me débarrasse de ma vermine.

A la nuit tombante, des coups de feu éclatent près de nous. Nous nous précipitons hors de la tente. Il paraît que des pillards arnautes ont tiré sur un convoi et tué un bœuf. Mais ce sont en vérité des fuyards serbes qui tiraillent pour créer une panique et piller.

Veillée autour d'un grand feu, qui rougit les arbres aux bords du torrent, cependant que la sentinelle encapuchonnée du bachlik, se dresse, agrandie par l'ombre, près des bœufs.

*
* *

Lundi 8 novembre.

Nuit très dure et glaciale. Le feu du bivouac perce à peine le brouillard épais qui enveloppe la vallée et assourdit tous les bruits. Départ silencieux comme au travers d'une épaisse fumée. Défilé d'ombres. Route difficile. Des voitures brisées. Dans une misérable carriole une femme transie allaite un bébé qui vagit. Têtes livides des prisonniers, des blessés que nous dépassons. Des soldats me demandent du pain.

Vers 10 heures, le soleil dissipe, avec le brouillard, la tristesse qui nous envahit au milieu de ces faméliques. Nous suivons les flancs des montagnes ravinées, que séparent d'étroites plaines d'alluvions, couvertes de genièvres.

De l'autre côté de l'Ibar, de pauvres vil-

lages, dispersés au creux des rochers, ont poussé comme des arbres chétifs. Paysage triste et brutal.

A 11 heures, nous parvenons au bord d'un torrent qui a emporté la route sur une longueur d'un demi-kilomètre. Deux des derniers camions automobiles qui restent aux Serbes se sont embourbés dans une faille où coule une eau profonde. Je fais dételer mes bœufs qui, après bien des efforts, les tirent de ce mauvais pas. Il a fallu deux heures pour amener mes équipages à l'autre bord.

Nous croisons des Albanais à la mine assassine. L'un d'eux, un enfant presque, qui sait le serbe, me dit : « Demain tu seras mon prisonnier ! » Triste augure.

A 3 heures, la route est de nouveau coupée. Elle a cédé sous le poids d'une auto qui l'a barrée en s'enfonçant dans les débris. Une heure de travail.

Nous arrivons, brisés de fatigue, à la nuit tombante dans une prairie, derrière un éperon de montagnes coupé en son milieu par un col où nous passons. Nous trouvons du bois à peu près sec, prometteur d'une chaude pitance, d'une nuit clémente. Le feu met dans les rochers des lueurs rouges et les peuple d'ombres fantastiques. A l'abri de notre campement se gisent de nombreux miséreux. On fait bonne garde.

*
* *

Mardi 9 novembre.

Nos bœufs, efflanqués par la fatigue et la faim, ne peuvent partir. Il faut courir le pays pour trouver du foin. Je me hisse, au bord de l'Ibar, sur un piton, nommé Tverdien, le fort. Antique cimetière byzantin. Une stèle, sur laquelle est sculptée

une tête de femme, d'un art primitif mais délicat, est à moitié enfouie dans la terre. Je l'exhume et la cache sous mon manteau, me flattant de la trompeuse illusion de pouvoir la ramener en France.

J'examine les inscriptions qui jonchent le sol; mais les paysans se rassemblent et je bats en retraite devant leur hostilité. Le lieu doit être très vénéré : sur une pierre, mises en offrande, s'étalent trois pièces de monnaie, dont une turque ! Pour qu'elles restent là, dans ce pays de bandits, il faut que l'endroit soit respecté.

Parmi les gens qui m'entourent, un Arnaute à calotte blanche sous laquelle passe son toupet de cheveux à la musulmane, me dévisage sans amitié. Curieux mélange de religions ; un fils d'Allah est prêt à jouer du pistolet et du poignard pour une vieille pierre orthodoxe !

Je porte ailleurs mes pas pour éviter

une rixe qui déchaînerait sur nous des attaques au long du chemin. Car les nouvelles courent vite ici. Toutes les nuits on entend des cris d'appel d'une montagne à l'autre.

Ce sont les Albanais qui s'avertissent des bonnes aubaines de la route. Leur langue gutturale résonne sinistrement. Départ à 10 heures et demie. Voïslav a pu acheter une brebis pour 40 francs. Arrivée au village de Laposlavlievitch, où plusieurs milliers de quintaux de fourrage attendent la cavalerie serbe.

J'entre chez le natchalnick (chef) de la station militaire et lui demande du foin pour nos bœufs.

— Je ne peux vous en donner, répond-il. Celui qui est là n'est pas encore acheté par l'État. Allez trouver l'entrepreneur.

Ce dernier à son tour me dit :

— Je ne peux disposer de ce foin. Il est

vendu à l'État. Allez trouver le natchalnik.

Délicieuse bureaucratie !

Je retourne chez ledit natchalnik qui fait la sourde oreille. J'essaye de l'émouvoir en lui exposant qu'il est honteux de forcer des officiers français à voler leur pitance sur la route au risque de soulever les Arnauts.

— Cela m'est bien égal, répond l'homme en haussant les épaules.

J'ai eu besoin de quelque patience pour ne pas lui tirer les oreilles. A ce moment, passe sur la route un colonel serbe. Je lui conte l'affaire. Il entre aussitôt chez le natchalnik, brandit sous son nez sa cravache. Immédiatement j'ai mon foin. Je regrette d'avoir oublié le nom de ce bienveillant et vigoureux colonel.

Il faut encore traverser à gué deux torrents. Marche épuisante dans la boue jus-

qu'à la nuit. Campement au bord d'un ruisseau. La pluie rend difficile le repas. La tente est pleine d'eau. Nuit pénible.

*
* *

Mercredi 10 novembre.

La pluie a cessé. Départ au jour. Nous n'avons plus de pain. Mais Tchedomir a trouvé, je ne sais où, des pommes de terre. La nécessité commence à nous forcer à fermer les yeux sur les moyens. Il faut manger, voilà tout. Dans ces conditions une armée est vite déconfite. Les troupes qui font route avec nous sèment à chaque pas des traînards qui s'écroulent dans les fossés; les soldats marchent au hasard par bandes, déguenillés, hâves et sans chefs.

La route est creusée de profondes ornières. A un tournant elle cède sous le

poids d'un de nos chars qui oscille, s'incline sur un ravin profond d'une vingtaine de mètres. Je ne sais par quel hasard nous avons pu le sauver. Mes camarades, laissés à Ratchka, me dépassent dans deux autos sanitaires. Ils me donnent un pain.

Le dernier camion automobile des aviateurs passe aussi une heure après, mais avec quelles difficultés ! A peine a-t-il disparu derrière un tournant, j'entends le bruit d'une chute formidable et des cris de douleur. J'accours. Le camion est tombé dans l'Ibar d'une hauteur de 10 mètres : deux troncs d'arbres l'ont retenu tout brisé au ras de l'eau, par bonheur pour les cinq soldats français qui le montaient. Avec l'aide de prisonniers autrichiens nous hissions ceux-ci avec grand'peine sur la route. Nous les pansons : deux sont gravement blessés. Je les installe sur mes voitures.

Il est 5 heures du soir. Il faut mar-

cher encore une heure pour sortir d'un défilé sauvage et trouver une étroite prairie pour camper. Nous faisons un abri pour les blessés, et préparons une soupe médiocre sur un feu fumeux, par une pluie battante et dans la nuit. Je suis transi et glacé.

*
* *

Jeudi 11 novembre.

Je ne peux pas dormir, j'ai trop froid. Mes Serbes non plus. Nous causons du malheur des temps. Ils sont désespérés de quitter leur terre : la Nouvelle-Serbie, où nous sommes, acquise au traité de Bukarest, ne leur paraît pas faire partie de leur patrie. Voïa, le sourd, allume une branche de sapin, et à sa lueur fumeuse leur lit une traduction serbe de l'Évangile. Il lit la trahison de Judas. Et ces

primitifs s'intéressent à la chose comme à un mélodrame.

— Tu vas voir ce que fera Judas, me dit Voïslav avec le plus grand sérieux. Puis Voïa commente sa lecture :

— La Serbie a été trahie, elle a eu son Judas, le Bulgare. Mais elle renaîtra resplendissante de ses cendres.

Ce Voïa me rappelle les illuminés des Cévennes aux temps des Camisards. Si ces sermonnaires paysans excitent la haine, ils raffermissent la conscience populaire pendant les grandes calamités et préparent les revanches. La scène ne manque pas de pittoresque sous la pluie qui perce la tente et rend notre brandon fumeux.

Au matin, une accalmie nous permet de préparer un brouet. Une auto légère de l'aviation vient chercher les blessés qui sont assez mal en point. Aussitôt après notre départ, en plein milieu du village

de Kotchani, nous perdons une heure à traverser un ruisseau grossi qui a emporté la route.

Les villages albanais sont plaqués aux flancs de montagnes abruptes en forme de pitons. Les murs des maisons sont percés seulement de meurtrières. Pendant trois heures, marche lente sous une pluie fine, obstinée, qui nous transperce. Dans le lointain une haute montagne noire et à pic apparaît surmontée des ruines d'un château fort. Nous approchons de Mitrovitza qui abrite derrière elle ses mosquées et ses fragiles maisons turques contre les bourrasques du nord.

Mais la route est longue encore pour arriver à la ville. Nous sommes surpris par une telle tempête de pluie que nous ne pouvons plus avancer, aveuglés. Un vent violent souffle en rafales. Nous nous pelotonnons sous les voitures. Mais il

faut arriver avant la nuit. J'ai peine à faire avancer mon convoi. La route ruisselle comme un torrent. J'ai de l'eau jusqu'à la cheville. Les voitures s'enlisent.

Après plusieurs heures de souffrances, nous arrivons par un grand pont de bois dans une rue de Mitrovitza grouillante d'une cohue d'hommes, de femmes, d'enfants qui crient, qui hurlent, s'appellent, se lamentent, ruisselants d'eau. Je peux à peine me frayer un passage. Un prisonnier cherche des grains d'avoine dans le crottin délavé, et mange ceux qu'il trouve. Dans l'égoïsme qui gagne tout le monde, personne ne s'est occupé de moi. Je suis obligé de courir longtemps pour ne trouver à mes bœufs qu'un coin dans une cour, et à mes hommes une chambre dans l'ancienne caserne turque. Je leur distribue, grelottant, le linge qui me reste. Nous nous changeons, et sans feu, sans manger,

nous nous couchons sur une paille si remplie de vermine qu'il faut vite la bouter hors. Dans ce Mitrovitza tout est inhospitalier, les hommes et les choses.

*
* *

Vendredi 12 novembre.

La confusion dans la ville de Mitrovitza est plus grande qu'à Ratchka. De jour en jour la désorganisation augmente et la retraite devient une déroute. Les boutiques albanaises et turques sont fermées en partie : les mercantis, qui ont encore porte ouverte, refusent la monnaie de papier. On en bâtonne trois sur la place publique : ce sera trois comitadjis et trois assassins de plus. On se bat à la porte des quelques auberges dont les propriétaires n'ont pas fui.

Je découvre après bien des efforts une

petite provision de thé et de café vert. Je vais courir la campagne pour trouver quelques vivres : sur la rive droite de l'Ibar, dans un village au creux d'un ravin dénudé, je frappe à la porte d'une *coula* albanaise sournoise et noire. Un grand escogriffe, au nez crochu, consent à entre-bâiller la porte. C'est parce que je suis Français et que je paie en or, qu'il veut bien me vendre une maigre brebis. Un Serbe n'aurait peut-être reçu de lui qu'un coup de fusil ou de poignard pour tout viatique.

Dans la plaine de l'Ibar, inondée, nous passons l'après-midi à pêcher le bois qu'entraîne la rivière : car il est impossible dans la ville de trouver de quoi faire du feu. Nous ne savons que devenir. Les Allemands approchent, ils ont déjà dépassé Ratchka. Pas d'ordres. Le quartier général est à Prizrend. Incertitudes et abandon.

*
* *

Samedi 13 novembre.

Les mauvaises nouvelles se succèdent. Les Bulgares avancent sur Prichtina. Nous apprenons avec désespoir que nos camarades de l'armée de Salonique n'ont pu ni atteindre Vélès, ni empêcher la marche de l'armée bulgare dans la Macédoine serbe.

Les Austro-Allemands vont arriver d'un jour à l'autre à Mitrovitza : le bruit du canon se fait déjà entendre dans la gorge de l'Ibar que nous avons suivie. Des taubes viennent tuer quelques personnes. Le chef du service de santé de l'armée serbe daigne penser à nous. Les officiers français iront en chemin de fer jusqu'à Liplian et de là seront transportés en voiture à Prizrend. Pour moi, vers le soir, je reçois

l'ordre d'essayer de gagner Prizrend avec mes voitures et celles d'une dizaine de mes camarades auxquels je me joins. Nous espérons pouvoir échapper aux Bulgares.

CHAPITRE III

DE MITROVITSA A PRIZREND
LA PLAINE DE KOSOVO — PRICHTINA
TOURMENTE DE NEIGE AVANT CHTIMPLIA
SOUVA-REKA — ARRIVÉE A PRIZREND
L'ÉVÊQUE CATHOLIQUE

Dimanche 14 novembre.

Matinée perdue à courir la ville pour trouver à réparer les voitures et ferrer les bœufs. Je rencontre un officier serbe que les Turcs révoltés aux environs ont dépouillé et blessé. Le pays va se soulever. Les comitadjis bulgares devançant leur armée de très loin, battent la campagne, torturent et massacrent. Il faut gagner en hâte Prichtina, devant laquelle, dans le

Char-Dagh, tiennent encore quelques débris de l'armée serbe. Affolement de tous. Sur la route d'Ipek, défilé incessant de tout un peuple en haillons. Beaucoup tombent épuisés avant d'avoir dépassé les faubourgs de la ville.

Départ vers 1 heure. Le convoi est commandé par le médecin principal Randon, plein d'énergie et d'entrain. Sortie difficile de la ville. Il faut faire passer à nos chars un raidillon défoncé où ils s'enlisent dans la boue gluante. On jette quelques bagages inutiles. Nous perdons près de deux heures à franchir ce passage, au milieu des cris, des disputes. Le revolver commence à être le seul argument des discussions. Je forme l'arrière-garde avec mes deux amis, Cot, de Camarès et Gardies, de Nice. Jusqu'à la nuit, la boue nous empêche de faire plus de 8 kilomètres. Nous campons devant la gare de Voutchitern. Il gèle.

*
* *

Lundi 15 novembre.

Départ au jour. La plaine de Kossovo commence. Nous arrivons à Voutchitern, gros village dominé par une énorme caserne turque, où s'entassent les fuyards. Pont romain à dos d'âne, très curieux. Comme l'Ibar s'est déplacé, le pont fait sans raison le gros dos au-dessus des prairies, inutile et désuet.

Longue attente à l'entrée du bourg pour trouver du foin et faire ferrer un bœuf dans une batterie d'artillerie serbe, campée au bord de la route. Elle n'a plus de munitions. Dans les défilés du Char-Dagh, attaquée par des irréguliers, elle a perdu la moitié de son monde et de ses chevaux. Des blessés ont été mutilés. Le capitaine qui la commande attend l'ordre de faire

sauter ses canons avant d'essayer de s'échapper avec les quelques hommes qui lui restent.

Le commandant militaire du bourg, par la manière forte, a pu forcer Turcs et Albanais à apporter sur le marché quelques provisions. Je puis acheter des pommes de terre : nous sommes sauvés de la faim pour quelques jours. Sortie difficile de Voutchitern, comme toujours, au milieu de la cohue des voitures, des bœufs et des fugitifs. Nous cheminons dans l'immense plaine de Kossovo où les Turcs, au quatorzième siècle, triomphèrent des Serbes.

Nombreux furent ceux qui y tombèrent sous le cimenterre turc; aussi nombreux sont ceux qui y tombent tous les jours pendant cette retraite, crevant de misère. Un vent glacé balaie les landes incultes que nous traversons. Nous sommes gelés jusqu'aux moelles. La marche est lente. La

route est semée de carcasses de chevaux morts : la chair en a été dévorée avidement par les passants. Une odeur épouvantable se dégage de deux cadavres de soldats que nul ne songe à ensevelir. Un cheval hennit dans un champ, raidi sur ses jambes. Il tombe. Un prisonnier autrichien se jette sur lui, lui coupe la langue et la dévore crue, la figure ensanglantée.

Nous marchons jusqu'à la nuit. Nous parvenons au tombeau du sultan Mourad, tué à la bataille de Kossovo par Lazare Obilitch : c'est avec difficulté que le Turc insolent qui le garde m'ouvre pour me permettre de le visiter. Nous pouvons dresser la tente dans une ruine toute proche. Mais à 8 heures, une trombe de pluie et de vent nous en rend le séjour impossible. Nous couchons sur le carreau de la cuisine d'un poste de gendarmerie serbe attenant au tombeau. La fenêtre brisée et

la porte disjointe laissent passer une bise glaciale qui nous transit.

*
* *

Mardi 16 décembre.

Je suis rompu et je souffre d'un rhumatisme à la jambe gauche. Il faut marcher quand même et au plus vite. Nous allons, déjà hâves et les vêtements mal en point, par une route morne qui tourne en lacets dans la plaine fangeuse, légèrement ondulée.

Arrivée vers midi à Prichtina, dont les minarets se dressent dans un bas-fond. Les rues sont pleines de fuyards qui refluent des routes de Prokouplié et d'Uskub. On entend le canon sur les montagnes qui dominent la ville. L'ennemi est là précédé de ses comitadjis. Les Turcs nous dévisagent d'un air narquois. L'émeute

est proche. Nous pouvons trouver du pain de maïs, la proïa serbe. Nous sommes rejoints par un officier d'état-major français qui me recommande de hâter la marche jusqu'à Chtimplia.

Hier une bande albanaise a attaqué un convoi sur la route et l'a massacré : les traînards, les isolés sont perdus. Nous pressons les bœufs. Je parviens à suivre difficilement, appuyé sur un bâton coupé au long du chemin. C'est à grand'peine qu'à la nuit tombante, j'atteins avec mon arrière-garde Liplian, station du chemin de fer de la ligne Mitrovitza-Uskub, la dernière qui reste aux mains des Serbes. Triste nuit.

*
* *

Mercredi 17 novembre.

On quitte Liplian au jour sous une pluie torrentielle. Devant la station de che-

min de fer, embarras de voitures tel qu'il nous faut une heure de cris, d'efforts, de disputes pour traverser ce mauvais pas. La route est occupée par trois rangs de charrettes qui se bousculent et s'accrochent. Hostilité de tous. C'est par miracle que nous parvenons à traverser sans accident ni meurtre un pont de bois branlant, jeté au petit bonheur sur un torrent. De la boue rouge et gluante jusqu'au moyeu. La pluie tombe en violentes rafales. Je suis aveuglé, transpercé et glacé jusqu'aux moelles. De l'eau jusqu'au-dessus des chevilles. C'est à grand'peine que je puis suivre mes camarades pendant deux heures.

Une légère éclaircie me donne quelque espoir d'atteindre l'étape de Chtimplia. D'ailleurs il faut marcher : le canon tonne sans trêve à notre gauche dans les montagnes. Les Bulgares sont tout près. Tom-

ber entre leurs mains pour moi c'est la mort. Un certain voyage chez eux pendant une mission, quelques jours avant leur entrée en guerre, m'a fait repérer. Cela me donne des forces.

Vers midi, un vent violent se déchaîne et hurle au travers de la plaine : il nous tombe sur les épaules comme un coup de massue. D'épais nuages noirs obscurcissent le jour et brusquement nous sommes assaillis, bousculés, trainés, roulés par une formidable tourmente de neige. En un clin d'œil, les rangs des recrues serbes qui marchaient près de nous sont disloqués. Leur troupe se confond avec la nôtre en une cohue de fantômes, étroitement serrés les uns contre les autres. A ma gauche, je suis pressé contre un bœuf qui me soutient, à ma droite une rangée d'inconnus s'appuie sur moi, sur ceux qui les précèdent et sur ceux qui les suivent. On

est porté par cette foule, plutôt que l'on ne marche.

A chaque minute, un homme vacille et s'écroule. On le piétine ou on le pousse dans le fossé, où il hurle un moment à genoux, appuyé sur ses deux coudes, la face contre terre. Il se tord, puis se détend brusquement et s'éteint. Aussitôt, la neige le nivelle au sol. D'autres s'écartent de la masse qui s'agite sur la route, se courbent en deux ployés par la dysenterie, puis tombent en criant : « *Maïka! maïka!* (Ma mère! ma mère!) » Je suis pris, à mon tour, du même mal. Je ne sais pas encore comment j'ai gagné Chtimplia; j'en ai perdu le souvenir. Je me revois dans un taudis enfumé, debout dans un coin, raidi, au milieu de mes camarades étendus. J'ai peine à croire que je m'en suis tiré.

Le médecin principal Randon téléphone à Prizrend, car il reste un téléphone de

campagne, que nous sommes épuisés et bloqués par les neiges, qu'on essaie de nous envoyer une des voitures qui ont déjà transporté nos camarades. On ne répond que par des rires. Il ne faut plus compter que sur soi. La neige tombe toujours. Devant notre porte, il y a de la boue jusqu'aux genoux. La rue est remplie des pleurs, des cris, des imprécations des nouveaux arrivants. Les soldats enfoncent les portes obstinément fermées. Tout le monde s'entasse dans le village, car les abords ne sont pas sûrs. Je puis boire du thé préparé par mes hommes, qui ont trouvé pour eux une soupenette et coupé dans le plancher des copeaux pour faire du feu. Journée sombre.

*
* *

Jeudi 18 novembre.

La neige a cessé. Le froid est très vif. Le chemin est couvert de verglas sur

lequel on marche difficilement. Nous attendons que le soleil ait un peu amolli la neige. Dispute violente avec des soldats qui nous ont volé la marmite, trésor inestimable plus précieux qu'une fortune. Plus d'autorité : il faut être le plus fort. Je rentre en possession de mon bien.

Nous devons atteindre aujourd'hui le village de Souva-Réka.

L'étape dépasse 40 kilomètres : irai-je jusqu'au bout ?

Départ au milieu d'une colonne d'artillerie, sans munitions, arrière-garde inutile d'une armée évanouie. Nous enfilons un ravin entre de hautes montagnes couvertes d'une neige épaisse qui alourdit les arbres et les laisse sans vie dans le vent. Pays désert et désolé. Véritable coupe-gorge.

A midi, arrêt d'une demi-heure dans la neige : déjeuner frugal d'une bou-

chée de viande froide. Nous attaquons une montée difficile et obstruée par des voitures. Col élevé que la route gravit en lacets. Je prends un chemin de traverse où je me trouve nez à nez avec un Albanais de mauvaise mine qui me regarde, posté dans un buisson. Je ne suis heureusement pas seul.

Nous parvenons dans une grande plaine dominée à notre gauche par le Char-Dagh, qui dresse son chaos de pics et de crêtes en une haute muraille, barrière infranchissable entre la Macédoine et nous. Quelques villages se tapissent dans la neige, au creux des ravins, comme dans une embuscade. Nous nous dirigeons vers l'un d'eux pour essayer d'obtenir quelques vivres. Mais dans un chemin creux, transformé en ruisseau, qui y conduit, un soldat nous dit de ne pas avancer.

Un malheureux Serbe vient d'être tué à

bout portant à la première maison. Nous revenons sur la route dont on ne peut s'écarter. Marche écrasante jusqu'à la nuit. Arrivée à Souva-Réka. Toutes les maisons sont occupées.

La plaine tout autour est inondée. On ne peut bivouaquer. Il faut rester dans la rue. Deux Serbes viennent d'être tués à la sortie du village. Un taudis qui nous était réservé, paraît-il, sur un ordre du quartier général, est occupé par des soldats de toutes armes. Ils refusent de sortir. Un colonel serbe n'a pas plus de succès que nous. Toute autorité est méconnue. Il n'y a plus d'armée, il n'y a que des bandes.

A force de recherches, aidés par un vague fonctionnaire, nous parvenons à nous faire ouvrir une *coula*. Un Albanais de haute taille, blanchi, hautain comme un grand seigneur, qui sait quelques mots de serbe, daigne m'écouter. Il

veut bien accepter des Français et me donner le baiser de l'hospitalité. Comme il est musulman, nous attendons à sa porte pendant qu'il met ses femmes à l'abri. Puis nous entrons dans sa cour et il verrouille sa lourde porte. Il ne veut pas de Serbes.

Notre hôte consent à me vendre une poule coriace qui nous apparaît délicieuse.

Nous dormons entassés sur le plancher d'une grande chambre confortable juchée en haut d'une échelle.

Il m'arrive un accident fâcheux. Un camarade, titubant de fièvre, tombe sur moi et me foule légèrement le pied gauche. C'était peu le moment.

*
* *

Vendredi 19 novembre.

Dès le jour il nous faut reprendre notre lamentable vie de routiers. Devant nos voi-

tures rangées dans la cour nous nous rassemblons. Mon ami le médecin principal Randon paie largement notre hôte. J'adresse à celui-ci, en serbe, au nom de tous, quelques remerciements élogieux pour l'hospitalité albanaise. Il embrasse alors en ma personne tous les officiers présents, et nous salue d'un geste noble pendant que nous quittons tous sa demeure bienfaisante. Tout de suite nous tombons au milieu de la cohue de soldats, de blessés, de prisonniers, de fugitifs qui errent, se démènent et trépignent dans la boue glacée sous laquelle est noyée l'unique rue de Souva-Réka. La campagne est couverte de neige. La route coupe la plaine pour aller au pied des contreforts du Char-Dagh qu'elle suit jusqu'à Prizrend. Ma foulure est douloureuse.

Nous allons, mornes, pataugeant dans la fange, parmi des soldats déguenillés.

Avec leur toile de tente boueuse et rapiécée, nouée autour de leur tête et retombant sur leurs épaules, ils ont l'air de porter un cilice. On dirait des moines errants, revenant d'une lointaine croisade de misère, ou des pèlerins qui expient de lourdes fautes par de douloureuses flagellations, les pieds meurtris aux pierres des chemins. C'est la marche des gueux. Nous leur ressemblons un peu : en maints endroits, nos vêtements nous abandonnent. Randon, malgré un accès de fièvre, souvenir du Maroc, va gaillardement avec des souliers sans semelles, pendant que les miens baillent obstinément.

A 11 heures, un camion-automobile, envoyé par l'état-major, arrive de Prizrend à notre rencontre. On nous donne ordre de tout abandonner, de monter sur la voiture et de rejoindre en toute hâte. Nous ne sommes heureusement qu'à

quelques kilomètres de la ville ; nos bœufs pourront y parvenir assez tôt, même si notre départ doit en être précipité.

Nous arrivons rapidement dans Prizrend, accroché aux flancs noirs et ravinés du Char-Dagh, dominé par une lourde forteresse turque. Les maisons basses s'étagent aux bords d'un torrent grossi par les neiges et se groupent au hasard de ruelles tordueuses et sournoises, à droite et à gauche d'une rue principale, sur laquelle s'ouvrent de nombreuses boutiques.

La désorganisation est telle que personne n'a pu indiquer à notre auto où il fallait nous conduire dans Prizrend ; nous errons cocassement juchés sur cette énorme machine, bousculant des voitures, cognant et raclant les murs, agitant les auvents, écornant les éventaires. C'est tout à fait par hasard que nous approchons

où sont nos camarades, dans un baraquement en planches derrière le cimetière turc qui peuple de ses pierres à turban l'entrée de la ville. Ce ne fut pas une simple affaire d'arriver. Les nouvelles les plus mauvaises nous attendent. Les Bulgares ont non seulement enfoncé le défilé de Katchanik, mais encore coupé la route de Monastir par Tétovo, et celle de Dibra vers Ochrida par l'Albanie.

Tout espoir est perdu de s'échapper vers le sud en regagnant la Grèce : il faut remonter vers le nord pour essayer de gagner avant les Autrichiens les passages vers le Monténégro. Quelques moments de découragement vite disparus. Il est nécessaire de partir dès demain pour Diakova et Ipek. Comme la route est très mauvaise, il faut s'alléger de tout ce qui n'est pas utile. Dès que les chars nous rejoignent, nous faisons le tri de nos hardes.

*
* *

Vendredi 19 novembre.

Je distribue linge et vêtements à mes hommes. Ce qui me reste de précieux, livres, armes albanaises, et que je ne puis emporter, je songe à le confier à l'évêque catholique de Prizrend, homme charmant, qui me fait l'accueil le plus cordial, et veut bien hospitaliser ce que nous voudrons. J'ai regretté que les circonstances présentes ne m'aient pas laissé le loisir de puiser à sa science des choses de Macédoine et d'Albanie. Qu'il soit remercié de la douceur de ses paroles au milieu de la brutale réalité qui nous entoure !

J'ai pu trouver sa demeure grâce à mon ami le capitaine d'artillerie Carbonnier, attaché à la légation de France en Serbie, qui m'a réconforté d'une goutte de rhum,

richesse inestimable ! C'est une tête solide de polytechnicien sur un corps solide de soldat. Il a l'équilibre qui me manque. Il est fort. Son sang-froid, sa maîtrise de lui, aussi bien que son amitié, sont en ce moment pour moi un précieux soutien.

Soirée passée à transporter nos bagages dans l'évêché qui s'abrite près d'une ancienne église entourée d'épaisses murailles. A sa porte, des prisonniers autrichiens, mourant de faim, viennent tendre la main. L'un d'eux tout nu par 10 degrés de froid, sous une simple toile de tente, squelettique, agonise à la porte, étendu les bras en croix comme un Christ. Je n'ai jamais vu d'aussi effroyables misères. Nous vivons, semble-t-il, aux époques les plus reculées du moyen-âge, au temps des ruées des barbares, des famines et des pestes.

J'en ai froid au cœur. Et en cherchant

à regagner notre baraquement dans l'obscurité, les souvenirs des miens, de mon jeune fils, de mon frère prisonnier lui aussi en Allemagne viennent m'assiéger. L'effort est douloureux pour les chasser avec leur cortège d'émotions qui amollissent. Ils s'acharnent. J'essaye de les transformer en raisonnements qui me rendront plus fort. Je me répète que je dois revoir ceux que j'aime et la France, la douce France.

Et cette dernière expression, qui jusqu'ici m'avait paru un cliché usagé, revient à mon oreille avec obstination, comme un écho lointain. Jamais je n'ai aussi violemment senti, jusqu'à en souffrir, ce qu'elle contenait de promesses de bonheur, ce qu'elle avait de tendre et d'apaisant. Il me semble que je ne suis plus seul ainsi, avec l'image de la patrie, dans cette ville hostile, aux portes barricadées que la

nuit paraît rendre plus farouche après l'avoir vidée de ses Turcs et de ses Albanais. Je parviens très difficilement à notre cantonnement, en tâtant les murs, après m'être plusieurs fois égaré dans de fangeux culs-de-sac, où des feux de bivouac pointillent l'ombre de rouge.

Avec mes braves soldats serbes, je retrouve la force nécessaire aux lendemains incertains, en préparant une maigre chère, et en essayant de radouber une roue d'un de mes chariots. Pour remettre un homme d'aplomb rien ne vaut la rude et forte compagnie des soldats, la nécessité de couper son bois, de faire cuire sa pomme de terre ou de raccommo-der ses chaussures.

Qu'elles me paraissent lointaines et vides en ce moment les années d'autrefois, au temps des agrégations, ces années passées à scalper de vieux textes en s'usant les yeux et le corps, à se forger

une mentalité d'idéologue, dédaigneux de la vie réelle, à se façonner l'utopie d'un monde où il ne faudra plus faire le coup de feu et le coup de poing !

Pour se tirer de cette maudite Albanie, Platon aurait plus besoin de ses larges épaules, que de ses doctes dissertations sous les oliviers de l'Ilissos. Ce ne sont pas ses descendants non plus qui l'y aideraient, eux qui nous ont mis dans la situation présente. Leur âme est tout entière occupée de la hausse de la drachme ou des raisins secs...

Mais le feu auprès duquel j'écris ces rêvasseries commence à pâlir sous la pluie qui se met à tomber. Je vais m'étendre auprès de mes camarades sur quelques brins de paille, en ruminant mes mépris pour les Bulgares ou pour les Grecs. La colère est divine : elle fait oublier, elle donne des forces et elle fait dormir.

CHAPITRE IV

DE PRIZREND A IPEK
LE PONT DU TSAR LAZARE SUR LE DRIN
DIAKOVA — TSEBNOBREG
ARRIVÉE A IPEK

Samedi 29 novembre.

Je ne puis marcher : ma foulure a fait enfler mon pied. Vais-je être abandonné, ou rester sur la route ? Par bonheur deux camions automobiles sont à notre disposition pendant les quelques kilomètres praticables. On m'y installe avec quelques estropiés.

Départ sous la pluie : je devance nos voitures que je ne retrouverai peut-être

pas, car elles ne tiennent presque plus et les bœufs sont rendus. Plaine fangeuse coupée de collines.

A 10 heures, arrivée au pont du tsar Lazare sur le Drin, qui débouche, impétueux, d'une gorge taillée à pic dans des roches noires. La grande arche, pour éviter d'être emportée pendant les crues, se hausse et s'arrondit en dos d'âne à une hauteur extraordinaire.

Deux fois notre camion essaie de se hisser par-dessus ; deux fois il est entraîné en arrière par son poids et manque de nous précipiter dans la rivière. Il nous faut deux heures et l'aide des soldats monténégrins du poste frontière, car le Drin marque la limite nouvelle du Monténégro, pour faire accomplir ce véritable looping-the-loop à la voiture. Peine perdue d'ailleurs ; elle s'enlise dans une mer de boue d'où quatre paires de bœufs la tirent,

puis est obligée de s'arrêter devant un pont effondré. Je me traîne jusqu'à Diakova, après de nombreuses stations au rebord des fossés et je peux m'étendre sur de la paille dans une des salles de la mairie mise à la disposition des officiers français.

Excellent accueil des soldats monténégrins, dont la présence évite les troubles dans une ville peuplée en majorité d'Albanais musulmans qui s'enferment dans de véritables blockhaus verrouillés. Ceux-ci sont calmes d'ailleurs, parce que le gros des fuyards a gagné Ipek directement par Mitrovitza : ils ne savent pas encore l'étendue du désastre serbe. Et nous pourrions trouver des vivres.

Après m'être reposé, je songe aux moyens de me procurer quelque bête de somme pour la traversée du Monténégro. Guidé par un jeune Turc apeuré, mais que l'ap-

pât d'un bakshisch attire, je vais cogner aux poternes du quartier albanais, mais aucune ne s'ouvre. Sous l'auvent d'une mosquée, où quelques fidèles sont prosternés, j'attends que l'un d'eux sorte pour lui demander aide. Un vieux Turc en haillons veut bien m'accompagner.

Dans un dédale de ruelles obscures il me conduit vers une porte basse qui s'entre-bâille. Un Albanais sort, referme la porte derrière lui, m'écoute, puis me dit d'attendre; il rentre dans sa *coula* en tirant toujours son verrou, puis revient suivi de trois compères et d'un âne, qu'après bien des marchandages j'obtiens pour 240 francs. Je vois encore luire les yeux de ces bandits qui regardent avec obstination mon portefeuille pendant que je tire mon argent; mais mon étui à revolver leur a inspiré quelque honnêteté.

Mon jeune guide turc a d'ailleurs pru-

demment tiré ses grègues ; je reviens, conduit par le vieux, en médiocre équipage dans ces ruelles traîtresses, transformées en ruisseaux. Pendant mon achat, mes trois charrettes, mes hommes et mes camarades sont arrivés. Je les retrouve avec joie. Maigre chère et dure nuit sur un dur plancher.

*
* *

Dimanche 21 novembre.

Nos camarades partent à 6 heures pour Ipek, à pied, poussant devant eux des bœufs efflanqués, de maigres haridelles, ânes ou mulets, portant leurs hardes. Nous ne pouvons les suivre. Nos charrettes ont besoin de réparations. Le médecin major Demonet et mon excellent camarade Lacomme, directeur de l'hygiène du département de la Somme, se

joignent à nous. Le médecin principal Collet a été obligé d'abandonner son cheval et son fiacre. C'est une aubaine pour nous. Car ledit fiacre nous sert de salle à manger pour dévorer quelques pommes de terre accompagnées de mouton, à l'abri d'un vent glacial qui balaye la plaine, secoue violemment les arbres et semble faire vaciller les minarets.

Nous cherchons des provisions à travers la ville. Nous trouvons par bonheur quelques vivres, des haricots et des châtaignes dont nous emplissons jusqu'à nos poches. Diakova a été une oasis au milieu des déserts que nous parcourons. Un cafedji turc nous a traités avec des manières d'une courtoisie et d'une politesse auxquelles nous n'avions pas été habitués.

Décidément les peuples des Balkans avaient beaucoup à apprendre des Turcs.

*
* *

21 novembre.

Vers midi, nous quittons à regret cet honorable musulman et nos pérégrinations recommencent et comme toujours dans une boue gluante et rouge.

Au village de Stefanik nous rencontrons, assis devant une mosquée, un gendarme monténégrin coiffé d'un fez et d'un turban, armé d'un vieux fusil russe, et vêtu d'un uniforme de sapeur-pompier de Paris avec deux galons de laine. Il nous toise avec hauteur et demande à Gardies, non sans quelque ironie, s'il est vraiment caporal pour porter comme lui deux galons sur sa manche. Toute l'armée monténégrine est ainsi vêtue des frusques usagées des pompiers de Paris. C'est pour nous

d'un comique achevé, dans ce pays et dans notre situation présente.

Nous allons à travers un plateau boisé. Je fais effort pour marcher. Il fait si froid que nous sommes obligés, vers 4 heures de nous réchauffer à un feu de brindilles. Nous sommes absolument seuls dans cette brousse. Quelques coups de feu, tirés on ne sait d'où, rompent seuls le silence qui nous entoure. A notre gauche les montagnes de la Tsernagora s'élèvent en une ligne brutalement découpée et dressent très haut une neige étincelante.

A la nuit nous campons près d'un village caché dans les buissons à droite de la route. Il gèle. Grâce à un poste de soldats monténégrins, qui vont à coups de crosse cogner aux portes des *coulas*, nous pouvons acheter du foin à des Albains. L'un d'eux qui a été « cosaque » askri, comme il dit, à Moscou, dans la

garde du tsar, bégaie avec moi quelques mots de russe. Sa protection nous assure un deuxième achat de foin, qui nous permet sous la tente, de supporter sans trop souffrir un froid de 15 degrés, que nous souffle un vent violent tombé des montagnes.

*
* *

Lundi, 22 novembre.

Départ au soleil levant, qui rougit d'un rose tendre les neiges des montagnes. La route d'abord gelée et glissante s'amollit peu à peu et devient une mare. Nos charrettes se tirent assez bien de deux mauvais passages et d'un ruisseau franchi à gué. Mais bientôt nous sommes obligés d'en laisser une en arrière; les bœufs épuisés vont difficilement. Et nous n'avons pas de temps à perdre. Mais le conducteur, Voïa le sourd, a peur de rester avec elle : il faut

relever son courage en lui mettant le revolver sous le nez. Je lui laisse un soldat avec une de nos carabines pour tenir en respect les pillards, avec ordre de ramener au moins les bœufs, s'il est impossible d'atteindre Ipek dans la nuit ou le lendemain au jour avec la charrette. Nous les devançons.

Arrivée au village de Tsernobreg, dont la rue est un ruisseau bordé de maisons aux hautes murailles qui se regardent par d'étroites meurtrières... Chez un cafedji albanais, on nous demande si nous sommes des Allemands. Ceux-ci sont attendus et ne doivent pas être loin. Il faut repartir en hâte : nous n'avons pas le loisir d'aller visiter le célèbre monastère de Detchani, caché dans une gorge sur notre gauche. Dans un village, pendant que nos deux chars essaient de traverser un torrent aux rives escarpées, j'entre chez un Albanais

dans la cour duquel j'ai vu une poule. Il consent à la céder pour 7 francs, après avoir bien des hésitations et après avoir consulté deux compères qui viennent assister à l'affaire. Il a une belle tête de brigand, chafouine et rusée : dans quelque récente bagarre il a dû avoir un œil crevé, les paupières en sont encore purulentes et rouges.

Je lui demande s'il n'a pas une autre poule qu'on lui paierait en argent.

Il me répond : — Je ne veux pas t'en donner une seconde, car Allah me punirait ; je t'ai déjà vendu la première trop cher.

Cela ne l'a pas empêché de ne rabattre aucun maravédis sur la poule vendue pour diminuer la colère d'Allah. Et je n'ai pu convaincre ce casuiste bizarre qu'un premier péché commis, le second passerait par-dessus le marché.

Après quelques châtaignes cuites près d'une tombe turque, dans un vieux cimetière perdu sous les arbres, nous continuons sans arrêt notre marche. Elle est extrêmement pénible. Les torrents ont arraché aux montagnes de grandes masses de pierres qu'ils ont étalées au milieu de la plaine. Nous avons failli perdre tout notre équipage. Les chars heurtent les rochers et vacillent au passage de trois rivières grossies par les neiges et au lit semé de blocs inégaux.

Nous trouvons enfin, vers 4 heures, un chemin plus accessible et vers le soir, dans un creux de la plaine, se montrent les minarets d'Ipek, cependant qu'au loin, dans la direction de Mitrovitza, des projecteurs autrichiens allongent leur raie bleue dans le ciel.

Nous logeons dans une caserne et naturellement, au lieu de l'annonce d'un repos

désiré après vingt jours de marche, nous ne trouvons que mauvaises nouvelles. Les Autrichiens ont dépassé Mitrovitza et sont près d'Ipek où l'ordre est maintenu seulement par quelques Monténégrins qui vont battre en retraite. Nous jouons à cache-cache avec les Allemands et les Bulgares. Nous n'avons qu'une issue ; la montagne. Nous ne trouverons que des sentiers de chèvres. A chacun de gagner sur-le-champ comme il pourra Andrévitsa, sans cartes, sans guides, au gré de sa fantaisie et de sa bonne chance. Nos grandes misères vont commencer.

CHAPITRE V

D'IPEK A ANDREVITSA
LES GORGES DE LA PETCHANKA
LE POPE COMITADJI MIKAÏLO POPOVITCH
ACCIDENTS
A COUPS DE HACHE A TRAVERS LA GLACE
VELIKA — LE LONG DE LA PLAVA

Mardi 23 novembre.

La plupart de nos camarades, arrivés avant nous, se mettent en route de bonne heure. Il fait du soleil : il faut essayer de franchir les défilés avant que la neige les ait fermés. C'est encore une heureuse fortune que la neige tombée la semaine précédente ait fondu. Sans cela Ipek aurait été le terme de notre retraite. Nous cou-

rons la ville en toute hâte pour trouver à manger et pouvoir partir sur-le-champ.

Après bien des recherches nous acquérons à prix d'or des pommes de terre, des châtaignes, du thé et du café. Mais il n'y a plus de pain. Les soldats qui campent dans la boue, au hasard, dans les rues ou dans les landes autour de la ville, offrent en vain leur manteau, leur couverture, leurs bottes même pour un peu de *proïa*. Je puis décider un Turc qui, indifférent aux choses présentes, fume placidement dans sa boutique vide, à me vendre une hache, outil aussi rare que précieux maintenant.

Dans la cour de la caserne, nous brûlons nos papiers, la majeure partie des archives de la mission ; nous distribuons à nos hommes le linge qui ne nous est pas strictement indispensable. Autour de nous errent des Monténégrins ou des Albanais,

attendant notre départ pour piller tout ce que nous abandonnons. Pour quelques perpères, monnaie de guerre monténégrine, d'un médiocre crédit, un juif nous achète un lit de camp et les bagages qu'il faut laisser.

Après un déjeuner rapide au milieu des charrettes et des bœufs que nous sommes obligés aussi d'abandonner, nous préparons notre départ. Le cheval de selle de Gardies, le luisant « Bochko », réduit à l'état humiliant de bête de somme, et la jument achetée de conserve par Demonet et Lacomme portent nos quatre cantines allégées du superflu ; l'âne disparaît sous la tente et le sac à vivres. Voilà notre médiocre équipage.

*
* *

Nous sommes accompagnés de Voïslav, de Tchédomir, de Milan qui s'entend aux

chevaux, du brave cuistot Stévo et de Yanda, un prisonnier tchèque d'un dévouement absolu, que nous avons sauvé de la faim sur les routes. Tous les cinq sont chargés de sacs bizarres, dans lesquels ils ont ficelé au petit bonheur marmites et hardes.

A 2 heures nous nous mettons en marche, regardés avec ironie par les Albanais rassemblés sur la place de la ville, sans même savoir où est notre chemin, avec comme viatique le comique renseignement suivant donné par un de nos chefs que l'incurie et la démoralisation générales peuvent seulement excuser.

« Gagnez Scutari d'Albanie ou Durazzo, si vous pouvez, comme vous pourrez!... Allez droit devant vous, la route existe, paraît-il, elle est comme un « bou-
« levard! »

Le délicieux ironiste que cet homme!

Après maints renseignements contradictoires demandés aux passants, nous découvrons et enfilons ledit boulevard. C'est un sentier, assez bon, ma foi, tout d'abord, qui se dirige le long de la rivière Petchanka, droit sur le mur de montagnes couvertes de neige qui se dresse à pic devant nous, entaillé seulement par une gorge étroite et noire où coule la Petchanka. Jusqu'à l'entrée de celle-ci nous marchons assez facilement : frileusement un vieux monastère s'y abrite, entouré de hautes murailles de cailloux roulés, composé d'un fouillis de masures aux toits moussus.

La cloche qui tinte, grêle et fêlée, semble sonner notre glas. Nous entrons dans le défilé ; le boulevard est devenu un sentier étroit et rocaillieux. Le passage est si resserré entre des parois à pic si élevées qu'il fait à peine jour. Nous allons lentement, en trébuchant sur les pierres qui

roulent sous nos pas dans la rivière claire et verte.

La piste s'élève peu à peu, au flanc d'éboulis. Un premier accident nous arrête. Notre jument bronche : son chargement heurte le roc, se déplace et l'entraîne sous son poids. Rapidement, les traits sont coupés, une chute est évitée. Mais nos cantines roulent d'une hauteur d'une vingtaine de mètres jusque dans le torrent.

Après bien des efforts nous parvenons à sauver à peu près tout et à rebâter l'animal. Un quart d'heure après, à un passage trop exigü, même accident arrive à « Bochko » ; on le répare aussi difficilement avec l'aide d'un Turc qui passe. La nuit tombe. On ne peut s'arrêter. Sur cette pente, le sentier seul forme une plateforme sur laquelle il faudrait rester debout jusqu'au jour.

Nous repartons, glissant sur les pierres,

souvent dans l'eau qui dégringole de toutes les ravines de la montagne. A un moment, pour permettre à nos bêtes de se hisser au haut d'un endroit dangereux, il nous faut porter une partie de nos bagages. La nuit est arrivée ; au-dessus de nos têtes, très haut, le ciel dessine une raie brillante et le sommet des parois du défilé s'éclaire d'une lueur blafarde. Dans l'obscurité qui nous baigne, je suis obligé, pour pouvoir avancer sans rouler dans le fond de la gorge, de tenir la queue de mon âne devenu le guide de mes pas. Mes camarades m'allument une lanterne pour que je puisse suivre.

Et ainsi, péniblement, jusqu'à 8 heures nous gravissons de rudes montées. Brusquement, des cris se font entendre suivis du bruit d'une lourde chute répercutée dans les rochers. Le sentier a été coupé par un torrent. Voïslav, qui mar-

chait en avant, a pu s'accrocher à un arbre, mais « Bochko » a roulé dans le ravin, on ne sait jusqu'où. Nous avons un moment de désespoir. L'énergie de notre camarade Lacomme nous ranime vite. Après bien des glissades et des chutes, on retrouve le cheval, arrêté par des troncs d'arbres au bord du précipice ; son chargement l'a sauvé. On le redresse : il saigne des naseaux et ne peut avancer.

Nous tenons conseil : Gardies et moi nous partirons avec Yanda à la recherche de secours, s'il est possible. Demonet et Lacomme attendront notre retour. Après une heure de marche, Gardies et moi rencontrons un Monténégrin arrêté sur son mulet au haut d'une montée éclairée par la lune et qui pousse des cris bizarrement modulés pour appeler je ne sais qui. Nous apprenons de lui qu'à une demi-heure de distance se trouve un *han*, une auberge albanaise.

Vers 10 heures le défilé s'élargit pour donner place à une étroite prairie dans laquelle nous enfonçons, sous une légère couche de glace, dans l'eau jusqu'aux genoux. Une chaumière s'y dresse. Personne n'y répond à nos appels. Derrière un mur, quelques camarades sont accroupis auprès d'un feu fumeux : ils ne nous invitent même pas à nous chauffer. Les bons sentiments ne renaîtront qu'aux jours meilleurs.

Un autre feu, dans la prairie, a réuni des Serbes. Nous nous approchons : ils nous offrent une place et nous écoutent. Paul Dimitch, ingénieur des ponts et chaussées, et son adjoint Yovanovitch veulent bien nous prêter deux chevaux que Yanda conduit à Lacomme et à Demonet. Ces deux Serbes font honneur à leur pays par leur conduite à notre égard. Elle rachète bien des attitudes et des propos

dont nous aurons à nous plaindre de leurs compatriotes. Je suis heureux de les en remercier ici. Nous essayons inutilement de nous sécher à leur feu qui fait fondre la neige et forme sous nos pieds une véritable mare.

Tout autour, dans la fumée, apparaissent des têtes hâves de prisonniers, de soldats épuisés ; parmi ceux-ci, je lie conversation avec le pope Michaïlo Popovitch, comitadji, qui, après la destruction de sa bande, blessé au pied, essaye d'échapper aux Austro-Allemands. Sa tête est mise à prix. Il me demande comment on fait pour égorger son ennemi dans mon pays. Comme ma réponse est embarrassée, il tire un couteau de sa guêtre et me montre sa façon de saigner Bougres ou Boches.

Je songe à ces prêtres des guérillas espagnoles qui, portant un crucifix dans une main et un poignard dans l'autre, har-

celaient les grognards de l'Empire en Castille ou en Estramadure. « Je tue d'abord, me dit Popovitch, et je prie ensuite. » Ces propos sanguinaires nous réchauffant fort peu, Gardies et moi, par ces vingt degrés de froid à la belle étoile, nous allons vers minuit au-devant de nos camarades. Vers 1 heure du matin nous les rencontrons, sains et saufs, à un tournant du sentier. « Bochko » a pu suivre. Peut-être n'aurait-il rien.

A 3 heures, le thé bu et le feu attisé, nous pouvons nous étendre sous la tente, sur la terre gelée pendant que la gorge est balayée par un vent glacial et que des loups hurlent au loin.

*
* *

Mercredi 24 novembre.

Le ciel est couvert. Nous allons peut-être être surpris par une tourmente de

neige. Nous nous hâtons. Pendant que Yanda est allé sur les lieux de l'accident de hier pour essayer de tirer de la rivière un sac qui y est resté, nous bâtons notre cavalerie. Bochko marche péniblement. Par bonheur, nous trouvons à acheter, pour le remplacer, un minable petit cheval monténégrin au maître du *han*, dont la ceinture rouge est emplie par un revolver antédiluvien à barillet immense.

Sur l'étroite prairie où nous avons couché, parmi les quatre tombes qui l'habitent, une longue file de fuyards passe et s'arrête. Nous sommes retombés sur le chemin de la retraite de l'armée et du peuple serbe. Une femme, assise par terre, partage une immonde nourriture à ses trois enfants en haillons qui grelottent. Un soldat, qui se hâte, déguenillé et pieds nus, me dit en passant qu'Ipek est à feu et à sang depuis ce matin, après le départ

des débris de la division de Choumadia qui forme l'arrière-garde de l'armée. Et ce malheureux propage cette nouvelle, fausse sans nul doute, qui va précipiter la fuite et jeter dans les ravins bien des affolés.

Dès le retour de Yanda avec le sac, nous partons par le sentier à pic où il faut à tout instant aider et soutenir nos bêtes, à travers des rochers et des bois d'ormeaux centenaires. A nos pieds, à une profondeur vertigineuse, mugit la Petchanka, dans les eaux de laquelle flottent les carcasses de nombreux chevaux qui se sont écroulés au long de la pente. La gorge est toujours resserrée.

Peu à peu nous redescendons au niveau de la rivière pour éviter une muraille abrupte de rochers. Sur la rive opposée une misérable hutte en bois paraît habitée. Gardies et moi traversons le torrent sur

des poutres branlantes pour voir si nous y trouverions un kafedji.

Notre colonne s'est arrêtée pendant ce temps. A ce moment passe avec quelques soldats un officier serbe. Dans leur hâte, ils bousculent la jument : celle-ci rue et frappe violemment au genou Demonet qui tombe au bord du ravin et parvient à se retenir avec peine aux broussailles. L'officier d'ailleurs s'en va sans une excuse et s'enfuit sous nos huées. Nous accourons et transportons notre ami dans la hutte. Il souffre cruellement, quoique la rotule ne soit pas brisée. Décidément nous sommes des malchanceux. Nous tenons conseil. Il faut s'arrêter jusqu'à demain. Peut-être Demonet sera transportable et nous le sauverons en le mettant sur l'âne qui a le pied sûr. Sinon nous tirerons au sort lequel d'entre nous restera auprès de lui jusqu'à l'arrivée de l'ennemi, ou mieux,

puisque nous sommes liés dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, nous attendrons tous quatre, comitadjis ou houzards, en nous faisant une âme seraine après avoir laissé échapper nos hommes.

Nous passons la soirée à soigner notre ami qui s'affecte pour nous. Il nous tarde d'être au lendemain. Sur le sentier je rencontre un camarade que je charge de dire à Scutari d'Albanie, si on ne nous revoit plus, pourquoi nous n'avons pu rejoindre. Il me fait la réponse stupéfiante d'inconscience et d'égoïsme que voici :

— Un coup de pied de cheval au genou ! je vois ce que c'est ; ce n'est rien. Il ne faut que deux mois de repos.

Et il passe.

*
* *

Jeudi 25 novembre.

Demonet surmontant sa douleur chevauche l'âne. Deux de nos hommes ou deux d'entre nous le soutiennent dans les montées et dans les descentes rapides. Nous allons ainsi pendant cinq heures dans la brume et dans le froid. Le sentier s'abaisse brusquement dans des gorges profondes, semées de pins alourdis par la neige, et grimpe ensuite à pic au flanc d'éboulis.

Le défilé s'élargit vers midi. Nous nous croyons naïvement au col après lequel nous dévalerons vers le Monténégro. Nous n'avons pas fait la moitié de la route. De l'autre côté d'une vallée où nous descendons par des lacets glissants jusqu'à deux ou trois pauvres maisons albanaises, juchées sur des rochers, la piste s'élève

roide et droite jusqu'au pied d'une crête de rocs bizarrement découpés. Le verglas rend la montée extrêmement pénible : elle a failli nous coûter deux de nos bêtes. Le sentier redescend brusquement ; il a été funeste à plusieurs chevaux qui jonchent la pente.

Le médecin principal Dagincourt, qui nous suit, en tenant son mulet par la bride, glisse et roule avec lui : il est heureusement retenu par la neige et il peut se sauver. Nouvelle montée invraisemblable au pied de laquelle nous sommes arrêtés par la colonne de ceux qui nous précèdent : impossible d'avancer. Plusieurs bêtes se sont effondrées dans le torrent. Mon ami Cot voit son cheval se briser une jambe en s'abattant : il le tue d'un coup de revolver et la carcasse dégringole sinistrement dans l'eau. Nous lisons le nom d'un camarade sur une can-

tine éventrée au milieu des rochers. A coups de hache on taille des escaliers dans la glace.

Le mauvais pas est enfin franchi. Il faut recommencer peu après à escalader une pente recouverte de verglas. L'âne tombe avec Demonet qui pousse un cri de douleur. On les relève avec peine, on taille à Demonet une béquille dans les buissons du chemin et il se traîne en avant. Deux fois il nous faut briser la glace à coups de hache et hisser séparément chevaux et bagages.

Enfin, après un dernier raidillon d'une hauteur extraordinaire, qui coûte à plusieurs leurs mulets, nous parvenons sur un étroit plateau couvert de neige, où il y a deux *hans* déjà pleins de gens, par un froid terrible, dans la nuit qui tombe.

Nous avons mis quatre heures pour faire à peine 2 kilomètres avec, pour tout

soutien, quelques châtaignes arrosées d'un glaçon et d'un thé préparé dans la neige. Il est impossible de bivouaquer par cette température : on ne se réveillerait pas. Une bicoque ouverte à tous les vents abrite un four et du matériel destiné à l'établissement d'un télégraphe de campagne. Accolée à la bicoque, une baraque en planches sert de demeure à un ingénieur monténégrin. Celui-ci consent à nous laisser passer la nuit près du four.

Après avoir bouché tant bien que mal les ouvertures avec des rouleaux de fils télégraphiques, Demonet, Gardies et moi nous nous pelotonnons les uns contre les autres sur une espèce de tréteau, cependant que Lacomme fait son lit du pétrin.

Des coups de feu précipités éclatent soudain, répercutés en tonnerre par les échos successifs des montagnes. Est-ce une bande albanaise qui harcèle les traînants,

ou une patrouille autrichienne tirant sur l'arrière-garde? Notre fatigue nous empêche même de faire des hypothèses. Et puis nous sommes familiers avec ces alertes.

Tout le monde tire son pétoir de temps en temps en pays albanais, les uns pour piller, les autres pour ne pas être pillés, d'autres pour faire du bruit ou annoncer aux gens malintentionnés qu'ils sont armés, certains même pour rien. On n'y prête plus attention, jusqu'au moment sans doute où une balle siffle à vos oreilles. Nous essayons de dormir en songeant à ce que nous réserve pour demain le sentier que nous avons entrevu dans l'ombre escaladant à pic les rochers.

*
* *

Vendredi 26 novembre.

Il neige dru à larges flocons qui tourbillonnent dans le vent. Sur le sentier dé-

filent des formes vagues, indécises. Le paysage est silencieux; tous les bruits sont comme étouffés. Le torrent, caparaçonné de glace, ne mugit plus. On perçoit vaguement parfois quelques cris et gémissements qui s'éteignent sans écho. Nous bâtons avec difficulté nos bêtes engourdies : nous sommes déjà tout blancs et couverts de givre. Devant nous se dresse le Tchakor, la Montagne Maudite, qu'un col franchit à 2.000 mètres d'altitude. La piste, déjà foulée par de nombreux fugitifs, escalade tout de suite, par de rudes lacets, la montagne tapissée de sapins rigides comme dans un décor inanimé. Il y a de la neige jusqu'aux aisselles. En nivelant traîtreusement le sol, elle a caché trous et précipices : aussi tout cheval ou tout individu qui s'écarte roule dans les ravins.

Une file ininterrompue d'animaux, de femmes, d'enfants, de soldats, gravit len-

tement ce calvaire, courbée, comme écrasée sous le poids de la neige. Une femme, devant moi, pliée en deux, porte sur son dos un berceau abrité sous une couverture : à plusieurs reprises elle s'arrête quelques secondes, puis repart ; enfin, désespérée, elle s'assoit dans la neige qui la recouvre. Je ne l'ai pas revue.

Un soldat en guenilles, un pied enveloppé de chiffons sanglants, l'autre gainé d'un véritable bloc de glace, s'affale au pied d'un sapin et disparaît dans le trou qu'il creuse. Des gens qui se sont arrêtés pour souffler et ont perdu leurs compagnons crient, trépignent, s'affolent. Combien d'entre eux, dépouillés ainsi de leurs vivres et de leurs couvertures, resteront en chemin ?

Un incident comique : un pope, connu par Lacomme à Négotine, est englouti jusqu'à la barbe dans la neige. Nous le hissons hors de son trou en lui deman-

dant pourquoi il a quitté son village des bords du Danube, où il dégustait le raki, sous les platanes, en regardant ses ouailles danser le *kolo* au son de la cornemuse. Notre pope s'ébroue et nous répond avec une imperturbable placidité : « Je vais à Marseille ! » comme si la Cannebière se trouvait au détour voisin de la piste. Nous ne pouvons nous empêcher de rire. Le pope rit de concert avec nous sans trop savoir pourquoi, nous souhaite l'aide de Dieu et reprend allègrement sa marche... vers Marseille ! Avec son bâton, son capuchon, ses grosses bottes, il nous offre l'image du père Noël en voyage, le dos ployé sous les flocons drus, comme sous une hotte de joujoux.

A chaque lacet difficile du sentier on devine sous la neige des carcasses de chevaux. Nous allons péniblement, appuyés sur nos bâtons, décidés à marcher sans

trêve jusqu'au sommet, pour éviter d'être envahis par l'engourdissement et la somnolence qui nous gagnent.

Notre ami Lacomme dont la grande barbe n'est plus qu'un glaçon qui s'allonge jusqu'à son nombril, va presque nu-pieds, à peine abrité sous un misérable petit capuchon. Il soutient Demonet et nous tous par son courageux entrain. Le col n'est plus enfin, après trois heures d'efforts, qu'à cent mètres de nous. La pente est si roide qu'il nous faut tous les dix mètres souffler pendant quelques secondes. Nous nous hissons enfin au sommet. Nos doigts gelés nous permettent difficilement de fumer pour nous remettre. Mais, notre vie de misères nous paraît déjà moins lourde. Nous espérons qu'après avoir franchi les Alpes monténégrines, nous parviendrons dans quelque Piémont aux grasses plaines, où nous nous referons.

Лука Ђеловић

БЕОГРАД

Luka Ćelović

ВЪПЕКЪ А АНДРЕВИЦА

БЕОГРАД

127

Dans les grandes retraites, toujours les soldats ont été soutenus par des mirages. Nous aussi nous vivons de mirages, chaque fois déçus, mais chaque fois renaissants. Et c'est notre plus grande force. La descente, très rapide, dans des gorges profondes que nous cache le brouillard, est traîtresse; plusieurs fois nous tombons, heureusement arrêtés dans notre chute par la hauteur de la neige. Nos bêtes bronchent à tout instant. Il nous faut encore trois heures pour atteindre le fond de la vallée où coule la Plava et dans laquelle s'éparpillent comme un vol de moineaux les pauvres maisons du village de Vélika, enfouies sous la glace.

Nous traversons dans l'eau un torrent, et au bout d'un champ où nous enfonçons jusqu'aux genoux dans la neige durcie, nous parvenons chez un vieux Monténégrin, qui nous héberge dans un taudis éclairé

par deux fenêtres aux carreaux disparus. Ce fut un paradis. Un poêle boiteux, mal équilibré sur des pierres pour que le tuyau trop court puisse atteindre le plafond, nous apparaît comme la marque d'un confort raffiné.

De l'autre côté de la Plava nous allons couper un arbre qui nous sert de pont pour repasser la rivière. Et nous nous chauffons délicieusement. Nos hommes trouvent à acheter un petit cochon; ils le rôtissent jusque bien avant dans la nuit devant un grand feu qui rougit la neige aux flancs des montagnes.

*
* *

Samedi 27 novembre.

Nous partons vers 11 heures seulement pour que Demonet puisse reposer son genou douloureux et affronter une

nouvelle marche. Il a encore neigé pendant la nuit et, pour retrouver le sentier d'Andrevitsa, nos bêtes enfoncent jusqu'au garrot.

Nous descendons le cours de la Plava qui coule dans une vallée resserrée entre de grandes montagnes. Comme il est un peu tard et que le Tchakor a retenu derrière sa haute muraille ou dans ses ravins tous ceux qui n'étaient plus très valides, nous sommes à peu près seuls sur le chemin couvert de verglas. Il fait au moins 20 degrés de froid. J'ai les mains si gourdes que je ne puis tenir mon bâton de pèlerin. Je tombe en glissant sur un ruisseau gelé qui coupe la piste. J'ai failli dégringoler d'une hauteur respectable dans la rivière. J'ai eu quelque bonheur de pouvoir m'accrocher aux aspérités du sol.

Vers le soir, pour ne pas être surpris par la nuit, nous nous arrêtons sur un pla-

teau où un vent glacial accumule la neige. Nous demandons l'hospitalité à un Monténégrin, vêtu en sapeur-pompier, qui pour une somme respectable consent à nous héberger dans une chambre d'une saleté repoussante, déjà si peuplée que tout le Monténégro paraît s'y être donné rendez-vous. Nos hôtes partagent avec nous leur vermine avec autant de générosité que leur feu.

*
* *

Dimanche 28 novembre.

Départ dans la neige étincelante sous le soleil. Mais le vent a bientôt fait d'amonceler les nuages et nous sommes enveloppés d'un ouragan de pluie et de neige fondue. Impossible d'avancer. Nous nous abritons dans une écurie où agonisent plusieurs chevaux. Nous sommes glacés jusqu'aux moelles. Un âne surchargé d'un

énorme barda qui l'empêche d'entrer vient s'encastrent dans la porte.

Pour sortir, il faut que Lacomme renverse cet animal obstiné d'un coup d'épaule. Le temps se remet au beau. Le sentier grimpe et descend sans trêve, aussi difficile qu'avant le Tchakor, bien que les gens du pays le trouvent plat comme la main. Le paysage est magnifique : la gorge, étroite, est resserrée au sommet entre des rochers rouges qui paraissent saigner par places au soleil ; au long des pentes, des sapins noirs à la tête de neige se dressent immobiles et figés ; au fond, la rivière écume et bondit entre les pierres. Nous sommes dépassés par un général serbe, qui marche, morne, escorté de quatre minables soldats, seuls restes de son armée ; il nous souhaite tristement bonne chance.

Vers midi, le défilé s'élargit, et au delà d'une assez large vallée, nous apercevons

enfin Andrévitsa, qui plaque ses pignons de village suisse au flanc d'une montagne escarpée. Nous hâtons la marche pour y arriver, après avoir franchi un pont vermoulu. Peut-être allons-nous y trouver repos et réconfort. Mais, comme toujours, nous sommes déçus. Il n'y a plus rien à manger et il n'y a plus de place où s'abriter.

Enfin, après bien des recherches, nous trouvons une chambre, que nous sommes obligés de défendre contre les arrivants. Un colonel serbe émet la prétention de nous jeter à la rue, puis, devant nos véhémentes protestations, de nous coller comme compagnons un troupeau de popes avec leurs femmes. Nous restons maîtres de la place. Nous pouvons nous procurer du pain de maïs et un peu de sucre.

Vers le soir, nouvelle alerte : le propriétaire du lieu veut nous flanquer dehors si

nous ne payons pas sur-le-champ. Décidément, l'hospitalité monténégrine est chère et soupçonneuse. Nous pouvons enfin dormir sur un plancher bien sec.

CHAPITRE VI

D'ANDREVITSA A PODGORITSA
DANS LA NEIGE
VÉTERNIK — PRISONNIERS BULGARES
PODGORITSA

Lundi 29 novembre.

Nous comptons nous reposer une journée pour restaurer nos vêtements et nos chaussures. Nous sommes obligés de reprendre le bâton de l'exilé. Un aéro allemand vient jeter la confusion dans l'unique rue d'Andrévitsa remplie de bêtes et de gens : heureusement que, gêné sans doute par le vent, il ne peut lancer de bombes dans cette cohue. Mais il annonce l'arrivée

prochaine des avant-gardes ennemies dont le Tchakor seul nous sépare. D'ailleurs il y a un autre chemin plus facile que celui que nous avons suivi et dont personne ne nous avait révélé l'existence pour gagner Andrévitsa du sandjak de Novi-Bazar. Il passe par Bérane et a servi à la retraite d'une partie de l'armée serbe. Les Hongrois, très renseignés sur le pays, peuvent apparaître d'un jour à l'autre.

Nous repartons vers 11 heures par un beau soleil et un froid très vif. Nous trouvons enfin une route, récemment construite jusqu'à Podgoritsa. Un paysan, qui vient au marché, nous vend une brebis et une galette de pain noir : c'est une bonne aubaine.

La route gravit par de nombreux détours les contreforts d'une vallée fermée à l'horizon par une muraille de rochers noirs à pic que nous espérons facilement franchir.

Mais les lacets sont si longs, que nous avançons fort peu en hauteur tout en marchant beaucoup. Le sol est jonché de chevaux morts dans la tourmente d'hier : des passants affamés ont découpé sur chacun des lanières qui mettent une partie de la carcasse à nu. Des vols pressés de corbeaux se disputent en croassant les restes.

Sur un éperon à notre gauche, une batterie de canons de montagne, médiocrement approvisionnée, veille sur les débouchés du sentier de Bérane et de celui du Tchakor : c'est la seule défense de ce point si important. Le jour baisse : le col que nous devons atteindre au lieu de se rapprocher paraît s'éloigner et se hausser. Derrière nous le soleil couchant peint d'un rouge sanglant les sommets des pics qui s'entrelacent à l'horizon.

La nuit tombe rapidement. Le froid devient insupportable, et sur le verglas nous

avançons très difficilement. Un Monténégrin qui se dirige vers Andrévitsa nous conseille de nous hâter si nous ne voulons pas mourir de froid sous la neige qui barre la route vers le sommet. Nous pressons le pas sous les sapins que la gelée fait craquer : parfois l'un d'eux s'écroule et tombe en réveillant d'un grand bruit les échos. Le chemin disparaît sous la neige qui, par bonheur, éclaire vaguement, grâce aux étoiles, le paysage d'une lueur laiteuse.

Nous avons un moment de découragement et de lassitude. Nous sommes inquiets sur le sort de Lacomme qui a commis l'imprudence de prendre un sentier de traverse et qui n'a pas reparu. Nos appels sont sans réponse. La joie de le voir réapparaître enfin nous redonne la force de raidir nos muscles pour continuer à marcher. A un tournant nous nous heurtons à mon ami le médecin principal Randon qui,

enlisé avec ses chevaux jusqu'au ventre dans la neige, attend ses officiers partis en avant depuis longtemps pour chercher des secours. Sans grande conviction nous nous souhaitons réciproquement bonne chance.

Pendant une heure encore nous allons en piétinant souvent sur place. Demonet montre beaucoup de courage malgré sa blessure. Enfin des étoiles luisent à travers les sapins du sommet et nous franchissons le col dans une entaille de rocher où la neige s'est amoncelée à hauteur d'homme.

A nos pieds un précipice tout noir s'ouvre. Nous hésitons à nous engager dans la descente. Mais entre la montagne et le gouffre, il n'y a pas de place pour camper. Il faut marcher. A peu de distance de là se trouve un *han*. J'entre : quelques Serbes sont assis autour d'un feu. Je les salue fort poliment et leur demande

de nous laisser mettre sous leur abri : nous resterons debout pour ne pas les gêner.

— Il n'y a pas de place pour vous, répondent-ils.

*
* *

Il est 9 heures du soir. Nous nous remettons à descendre la pente vertigineuse, roulant sur la glace à tour de rôle sans autre accident que quelque muscle froissé. Deux nouveaux *hans* archibondés ne peuvent nous recevoir. Et entre un torrent encaissé que nous côtoyons et la montagne, il n'y a de place que pour la route : impossible toujours de camper. Nous rencontrons des camarades qui ont trouvé quelque part un abri et qui vont à la recherche du docteur Conseil, de Tunis, perdu dans le col.

Nous continuons à marcher sans trêve,

titubant de fatigue et d'épuisement, encourageant nos hommes qui veulent s'endormir dans la neige. Le froid est intolérable. Les bêtes ne peuvent plus avancer. Je ne sais pas ce que nous serions devenus, si nous n'avions trouvé une maison en construction, où, après bien des palabres, on consent à nous ouvrir. Le maître de céans nous héberge dans une soupenle que le malheur des temps ne lui a pas permis d'achever. Elle est couverte, c'est tout ce qu'il nous faut. Les murs sont formés de lattes entrelacées dont les interstices sont à peine bouchés par des pierres : c'est un véritable panier percé !

Nous nous réchauffons tant bien que mal autour d'un brasero, nous préparons un thé, et après avoir tendu les murs de nos couvertures, nous nous allongeons sur le plancher dans nos manteaux, serrés les uns contre les autres, écrasés de

fatigue, vers 1 heure du matin. Nous avons marché 13 heures. Le col d'après Andrevitsa restera dans notre mémoire.

*
* *

Mardi, 30 novembre.

Nous ne pouvons reprendre notre route : Yanda a le pied gauche gelé. Les oreilles de Milan, brûlées par le froid, se sont enflées comme une vessie de porc et il souffre beaucoup. Nous sommes tous plus ou moins atteints. J'ai un commencement de gelure au talon gauche et un accès de fièvre que vient augmenter encore le chou aigre, mal digéré, qui fut notre déjeuner. Nous restons couchés dans notre soupente où souffle la bise, ou assis devant le feu de la cuisine, ouverte aussi à tous les vents, brûlés par devant et glacés par derrière. Le lamentable cortège de fuyards s'écoule

toujours sur la route. Beaucoup viennent s'affaler un moment auprès de notre feu, hâves et déguenillés, puis repartent comme des automates.

Un de ces miséreux assis derrière moi essaie avec son couteau de couper ma vareuse pour piller la ceinture à argent que je porte et qu'il m'a vu défaire pour donner l'aumône à un famélique. Mis en fuite par Voïslav qui l'a aperçu, il se sauve en me laissant dans les reins de douloureux souvenirs. Tout le jour il tombe de la neige fondue. Soirée morne.

*
* *

Mercredi, 1^{er} décembre.

Si nous ne craignons plus d'attaques pour le moment, la neige et la pluie nous font un pénible cortège sur la route qui serpente dans une gorge désolée et que le

torrent a coupée en maints endroits. Nous traversons plusieurs gués, et à flanc de montagne nous retrouvons les sentiers du Tchakor où l'on marche en titubant sur les pierres et le verglas. Dans un passage à pic sur la rivière la glace a plus de 20 centimètres d'épaisseur. Des chevaux glissent et tombent dans le courant qui les roule. Aux Serbes sont mêlés maintenant de nombreux soldats monténégrins qui fuient aussi devant l'ennemi emmenant leurs femmes et leurs enfants.

Au coin d'un pont effondré, une paysanne vend de la farine de maïs. Nous nous approchons. Un soldat nous repousse de son fusil.

— Vendez-nous de la farine — c'est pour les nôtres, répond l'homme de la Tsernagore — nous sommes Français et des vôtres ; nous mourons de faim.

— Eh bien, crevez si vous voulez.

Et nous repartons dans la neige, la faim au ventre, après ce court et inutile dialogue avec cette brute.

Le nord du Monténégro, que nous traversons, est occupé par des populations à demi-sauvages, à qui leur âpre vie de famine dans un pays sans ressources, et de luttes perpétuelles contre le Turc ou l'Albanais hostiles, a façonné une âme brutale et haineuse de ce qui est étranger. Qui leur aurait appris d'ailleurs ce qu'est la France et ce qu'elle a fait pour elles? Vers le soir nous couchons dans le *han* de Tara appartenant à une vieille mégère, vêtue d'une jaquette d'homme, à la voix truculente, qui, aidée de sa maritorne de fille, cherche à nous extorquer notre argent.

Dans le taudis ouvert à tous les vents, où nous faisons avec peine flamber du bois humide, en compagnie du cochon et du veau de la maison, une femme du

sandjak de Novi-Bazar nous raconte les horreurs auxquelles se livrent les Turcs sur les chrétiens, comme aux temps des janissaires et des haïdouks. Des faméliques hâves et mornes viennent s'asseoir un moment auprès de notre feu, puis repartent dans la nuit.

*
* *

Jeudi, 2 décembre.

Notre propriétaire, qui veut être payée en or, refuse de nous laisser partir malgré la grosse somme en perpères qu'on lui offre. Avec sa fille elle nous abreuve d'insultes homériques comme en connaît la langue serbe, nous menace d'un bâton et prend Tchédomir à la gorge. Il nous fallut beaucoup de sang-froid pour éviter à ces deux chiennes une splendide correction.

Une pluie fine tombe sans discontinuer,

noyant le chemin et assombrissant le défilé où nous marchons. La route gravit un col assez élevé puis tombe après de longs lacets dans une vallée assez large où la neige a disparu. Nous sommes au village de Lieva-Reka. Une paysanne nous vend à deux sous pièce de maigres pommes de terre. Un petit soldat monténégrin, qui chemine derrière nous, s'en indigne. Et lorsqu'il apprend que nous sommes Français, se recule à trois pas, nous salue fort courtoisement et nous donne son pain noir, le premier que nous voyons depuis si longtemps. Il ne veut rien accepter. Il rentre dans ses foyers, dit-il, et n'a besoin de rien.

Je retiens avec plaisir le nom de ce brave garçon, Mitter Grouitch. Je cause avec lui en allemand ! Il ne peut pas comprendre que des officiers soient en si misérable état.

— Alors que tu sais si bien l'allemand pourquoi ne connais-tu pas le français ? lui demandai-je.

— On ne nous l'apprend pas. D'ailleurs, il me serait inutile. Nous ne voyons jamais de Français chez nous et nous n'avons pas de relations avec la France.

Il n'est pas le premier à m'avoir tenu dans les Balkans ces affligeants propos. Nulle part nous n'avons su faire la conquête même de nos amis.

La pluie s'est mise à tomber à torrents. Nous faisons eau de toutes parts. Nous escaladons une pente très rude entre des rochers effrités et bizarrement découpés auxquels le brouillard donne des formes fantastiques.

A 4 heures nous atteignons le sommet de ce col, le dernier avant Podgoritza, qui n'est éloignée maintenant que de 40 kilomètres. Nous nous arrêtons près de

Véternick, le Venteux, où nous voisinons avec des prisonniers autrichiens ou bulgares qui ont à peine la force de parler. La route est longue encore jusqu'à Scutari : beaucoup la jalonneront de leurs cadavres.

*
* *

Vendredi, 3 décembre.

Descente rapide à travers les rochers hérissés en aiguilles, encerclant dans les bas-fonds des champs circulaires qui semblent d'anciens lacs desséchés ou d'anciens cratères. Le brouillard est épais. Une pluie fine tombe sans arrêt et nous détrempe. La neige a disparu. Un moment le brouillard se dissipe et nous laisse voir à nos pieds, à une profondeur vertigineuse, un affluent de la Moratchka qui coule en un clair ruban bleuâtre entre des montagnes noirâtres, comme tachetées de jaune sale.

Nous allons tout le jour, traînant lentement nos chaussures éculées, jusqu'au soir, où nous atteignons Biotché, sur les bords de la Moratchka. Près de la misérable demeure qui nous servira de gîte pour la nuit, se trouvent quelques officiers et soldats bulgares prisonniers. Au milieu d'eux un de leurs camarades se tord dans une attaque de dysenterie et agonise. Je cause avec un officier d'artillerie pris à Pirot, qui me demande du pain, dont je n'ai pas plus que lui. Naturellement il ne sait que l'allemand. Dans les écoles bulgares de Macédoine, d'où il est originaire, d'Ochrida, on ne lui a appris que cette langue. Et, comme beaucoup de ses camarades, il a étudié à Berlin à la Kriegsgesellschaft.

Nous nous entretenons de la guerre et je lui demande son opinion en toute franchise. « Je vais crever de faim sur la route,

me dit-il. Peu importe, je mourrai content. J'aurai eu le plaisir de tirer les premiers coups de canon contre les Serbes qui détiennent la Macédoine, notre bien. La majorité des officiers et des intellectuels bulgares y sont nés. Comment voulez-vous qu'ils ne fassent pas cette campagne avec joie ? »

— Mon lieutenant a raison, me dit en excellent français un soldat, camarade de l'artilleur. Je suis professeur de français, j'aime votre pays et je suis un des cent cinquante maîtres à qui en août 1914 notre gouvernement donnait 10 francs par jour pour aller suivre les cours de l'Alliance française à Sofia. Nous n'avons, vous le voyez, aucune hostilité pour la France.

— Et pourquoi portez-vous les armes contre elle ?

— Nous y avons été forcés par vos al-

liances à notre grand regret. Mais dans notre conviction intime nous ne croyons faire la guerre ni aux Français, ni aux Russes. Les Serbes sont nos seuls ennemis. Et nous nous retirerons de la lutte lorsque nous aurons conquis et assuré entre nos mains la Macédoine, que nos écoles ont fait nôtre.

Cette dernière parole est la plus juste que j'aie jamais entendue d'un Balkanique sur la question macédonienne.

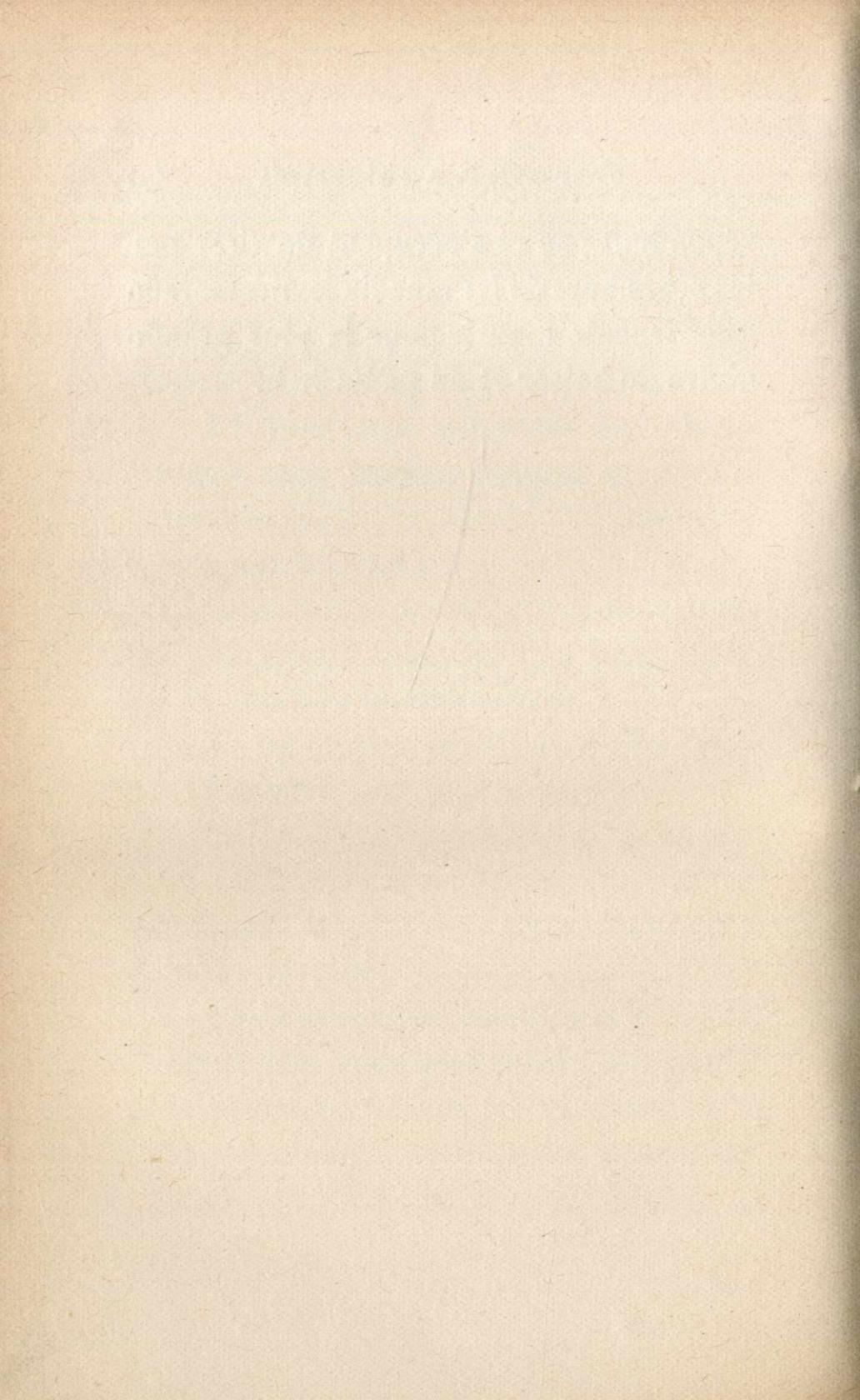
— Et Salonique, insisté-je, n'allez-vous pas l'attaquer ?

— Salonique n'est pas à vous, mais aux Grecs et ils sont nos ennemis nés, comme l'a toujours été pour nous Byzance au cours de notre histoire.

— Les Turcs aussi étaient vos ennemis et cependant vous avez renié votre passé pour pactiser avec eux contre nous.

Mes Bulgares, visiblement gênés, ne

répondent pas et s'occupent de tirer par les pieds hors de leur taudis leur camarade qui vient de mourir pour la plus grande gloire du kaiser et du padischah.



CHAPITRE VII

DE PODGORITSA A SCUTARI — DIOCLETIA
TOUZI — LES MONTAGNES ALBANAISES
LE VILLAGE DE KASTRATI
LE GABEDONI VOUK POPOVITCH ET SA JUSTICE
MŒURS ALBANAISES — ARRIVÉE A SCUTARI

Samedi 4 décembre.

Nous suivons le cours de la Moratchka, resserrée entre deux hautes murailles de rochers calcaires. Le paysage est semblable à celui des gorges du Tarn entre Sainte-Enimie et le Rozier : des rochers déchiquetés, aux couleurs gris fer, ocre ou rouge, érodés par les pluies, en forme de tours, ou de murailles crénelées, cre-

vassées de grottes difficilement accessibles. On comprend que ce pays ait pu défendre sa farouche indépendance contre les stratèges byzantins, les janissaires turcs et les bachibouzouks. Même si les Autrichiens prenaient le Lovtzen, qu'ils assiègent, dit-on, avec violence, ils réduiraient très difficilement la partie nord du Monténégro où une guerre de guérillas est la seule possible.

La vallée s'ouvre par une étroite entaille dans le roc sur une plaine aride de cailloux roulés où nous pénétrons après avoir franchi la Moratchka sur un pont hardi d'une seule arche. La route court toute droite vers Podgoritsa. Dès la sortie des montagnes, le climat devient plus doux. Quelques figiers nouveaux poussent au milieu des fenouils. Une immense joie naît en nous : nous croyons toucher au terme de nos misères.

Vers 1 heure de l'après-midi, nous faisons une entrée allègre malgré nos hardes délavées, dans Podgoritsa. Dans cette ville, ou plutôt ce village sans intérêt, il nous semble avoir retrouvé la douceur de vivre, en buvant chez une Italienne un affreux breuvage pompeusement appelé *medio vino*. Elle fut peu hospitalière cependant. Si enfin nous y trouvâmes à manger du pain, hérissé de longues pailles, des figues et du poisson fumé, la recherche d'un gîte pour la nuit fut une affaire autrement épineuse.

De 2 heures à 7 heures, l'officier, un professeur, paraît-il, chargé de parquer les fugitifs nous fit attendre un billet de logement. Enfin ce philologue de la Tser-nagore daigna, après avoir loti avant nous tous les Serbes, nous envoyer dans la vieille ville chez un Turc qui nous flanqua à la porte. Nous ne trouvâmes qu'assez

tard dans la nuit un grenier au-dessus d'une écurie malodorante où le plancher nous offrit un lit raboteux en compagnie d'un marchand et de deux popes au sommeil retentissant.

*
* *

Dimanche 5 décembre.

Matinée passée à attendre un passeport chez le préfet de la ville. Deux routes permettent de gagner Scutari d'Albanie. L'une va à Plavnitza, au bord du lac d'où une barcasse emporte jusqu'à Scutari ceux qui n'hésitent pas à se confier à elle. Notre camarade Demonet ira s'embarquer à Plavnitsa avec Voïslav pour le servir.

L'autre route se dirige par Touzi, dans l'Albanie indépendante, vers la corne est du lac, d'où un bac transporte de l'autre

côté hommes et chevaux jusqu'au sentier qui par Pietrochain gagne Scutari. Nous suivrons celle-ci à cause de nos bêtes. On nous a donné un grand papier, sur lequel dorment en rond de lourds cachets et qui doit, paraît-il, nous rendre favorable le passeur.

Pendant notre après-midi de repos nous allons visiter près de Podgoritsa, au confluent de la Zenta et de la Moratchka, la ville romaine de Diocletia, sorte de Pompei monténégrine, qui renferme entre de hauts remparts, en partie intacts, des trésors inexplorés : les temples, les maisons élèvent encore leurs murs jusqu'à hauteur d'homme laissant reconnaître leur économie intérieure.

Des deux côtés d'une voie sacrée superbement dallée se dressent les ruines de somptueux édifices. Des chapiteaux corinthiens, un buste de femme aux seins hardis

gisent dans l'herbe. Un jeune Monténégrin nous guide et s'entretient avec nous en allemand. Toujours l'allemand ! Il a vu des Anglais venir explorer les restes de Diocletia. Un Russe, Paul Rovinski, a mis à jour un temple de Diane.

Un Herr Doktor de Berlin a relevé les inscriptions, recueilli de nombreuses monnaies, emporté en Allemagne mosaïques et statues de marbre. Jamais un Français n'est venu. Je retourne à Podgoritsa irrité de faire toujours les mêmes constatations.

Les Boches sont partout et nous ne sommes nulle part. Ils moissonnent dans tous les domaines. Ils les cultivent tous à l'étranger et nous les laissons incultes. En Orient nous laissons s'effriter les souvenirs de notre passé superbe.

La France se claquemure obstinément dans ses frontières, mesurant avec une sordide avarice des subsides aux mission-

naires de sa langue, de sa pensée, de ses intérêts. Et un jour vient où elle s'étonne d'avoir, comme en Grèce ou en Bulgarie, le bas bout de la table, la place des parents de province !

*
* *

Lundi 6 décembre.

A 5 heures, Demonet part pour Plavnitza. Nous sortons de la ville vers 10 heures en demandant notre route aux passants qui ne regardent pas notre équipage de chemineaux avec moins d'ironie que les Albanais de Diakova ou d'Ipeck. Nous sommes salués par deux bombes d'aéroplane qui mettent à mal quelques bicoques turques.

Nous allons vers le sud, dans la direction des rudes montagnes albanaises, à travers la plaine caillouteuse, inculte, unie

comme une table sur laquelle, au loin, une charrette aux hautes roues et chargée de foin prend les proportions d'une tour. Nous sommes absolument seuls.

Nous arrivons après plusieurs heures de marche à la frontière du Monténégro et de l'Albanie formée par la Zeta, qui coule étroite comme un fossé dans une profonde entaille du roc. De l'autre côté, deux blokhaus turcs incendiés disent la fureur de la première guerre balkanique en 1913. Un cavalier nous rejoint qui nous recommande de ne pas dépasser Touzi et d'attendre comme lui, demain, quelques recrues armées se dirigeant à Scutari.

Au delà du lac, nous explique-t-il, les Albanais, irrités de ce que les Monténégrins ont mis la main sur le pays jusqu'à Alessio, sont soulevés, malgré des perquisitions journalières pour confisquer leurs armes. Mais les agents autrichiens

les ravitaillent et ils tendent tous les jours des embuscades sur le sentier difficile, qui conduit au milieu des rochers et des buissons de Pietrochain à Scutari. Aussi les fugitifs abandonnent tout à Podgoritsa pour s'embarquer à Plavnitsa et ne pas risquer la fantaisie assassine d'un Malissore. Nous remercions notre homme, et nous nous arrêtons à Touzi, dominé par une acropole turque ruinée, dont la porte en plein cintre se découpe délicatement dans le ciel.

D'ailleurs le soir approche et nous ne pouvons aller plus loin. Un marchand de tabac turc, qui avec un tranchet coupe ses feuilles en fines lanières, veut bien m'inviter à m'accroupir sur mes talons dans sa boutique et deviser avec moi. Il commence à m'avouer combien il trouve lourd le joug monténégrin, et avec quelle impatience il attend le retour des soldats du

padischah en compagnie des giaours allemands, lorsque, à mon grand regret, l'entrée d'un gendarme au ventre boursoufflé de revolvers arrête ses confidences et lui restitue son mutisme hautain. Il me congédie avec un geste noble de la main portée à son cœur. Nous cantonnons sur le plancher d'une caserne turque aux airs de forteresse gardée par quelques soldats du roi Nicolas. Le pays est si privé de bois que nous trouvons avec peine à acheter, à 1 perpère l'une, 4 bûches indispensables à notre pot.

*
* *

Mardi 7 décembre.

Ce fut une des journées les plus angoissantes de notre retraite. Dès l'aube nous attendons sur la route les recrues dont on nous a annoncé le passage, en vérifiant l'état de nos armes : trois revolvers

avec quelques cartouches et une carabine sans munitions.

Ne voyant venir personne, nous nous dirigeons vers le lac à 7 heures. Un gendarme monténégrin que j'interroge nous déclare que le bac est démoli et le passage coupé. Il faut rebrousser chemin, franchir à gué une rivière fangeuse et entrer dans la montagne pour essayer de contourner le lac. Aussitôt nous nous perdons au milieu d'un chaos de rochers où nous avançons en glissant, en trébuchant, pendant que nos bêtes tombent à tout instant. De nombreuses carcasses de chevaux à moitié dépecées par les passants ou vidées par les corbeaux gisent çà et là. La piste est coupée de rocs par-dessus lesquels il faut sauter, entre lesquels les fentes, où les bêtes peuvent glisser leurs sabots, sont si étroites qu'il nous faut parfois un quart d'heure pour dégager celles-ci du piège où

elles sont prises. Mon âne s'écroule maintes fois.

Je commence à comprendre pourquoi les meilleures armées, ni les légions romaines, ni les janissaires de Mourad n'ont jamais pu forcer les Skipetars dans leurs repaires.

Vers 11 heures, nous soufflons un moment auprès d'une fontaine dans un cirque étroit dominé de tous côtés par des roches bizarrement taillées et crevassées. Sur l'une d'elles un indigène fait le guet à l'affût des isolés. Mais dès qu'il nous voit en force et se sent dépisté, il disparaît.

Après deux heures de chutes et de glissades nous parvenons au bord du lac. Nous nous arrêtons quelques instants pour manger dans un recoin sauvage de la montagne. Puis le sentier devient encore plus mauvais : lorsqu'il n'est pas en plein roc, il franchit des mares de boue rouge où

nos bêtes enfoncent jusqu'au poitrail. Nous désespérons de nous tirer de là. Les pistes du Tchakor étaient de grandes routes auprès de celles-ci. Deux enfants albanais sortent à l'improviste d'un bois fourré pour nous considérer, puis s'éclipsent comme des chèvres.

Nous arrivons enfin sur un chemin plus accessible au niveau du lac, entre d'épaisses haies d'églantiers, de grenadiers ou de rocs troués, écornés, taillés en escaliers. Il nous faut près de deux heures de marche encore pour gagner l'extrémité des eaux vertes, où des vols de canards se posent bruyamment. Nous sommes épuisés. Comme nous parlons de camper, Tchédomir, qui a fait campagne en Albanie, nous en dissuade : nous serions égorvés pendant la nuit.

Nous repartons sur une voie romaine aux pavés disjoints, bien conservée par

endroits, au milieu de fourrés qui bornent la vue de toutes parts et laissent apercevoir seulement la ligne dénudée des montagnes qui nous entourent. Il y a peu d'espoir que nous puissions atteindre un abri avant la nuit dans ce désert.

Le soir tombe : la marche continue difficile et cahotante.

Vers 5 heures nous sommes dépassés par un cavalier étrange, précédé d'un petit coureur albanais. Il abrite de grosses lunettes sous l'énorme visière d'une casquette à oreillettes ; ses jambes qui ballottent jusqu'à terre se terminent par des bottines à élastiques en caoutchouc trop lâche ; il porte une soutane grise relevée jusqu'au ventre. Je l'apostrophe en serbe. Il me répond en italien qu'il est le prêtre albanais catholique d'une église de Castрати, village voisin, où il y a un poste monténégrin, et il repart dans les rochers.

Nous quittons la voie romaine pour le suivre. Il fait nuit. Un skipetar rencontré cherche à nous faire comprendre que dans la direction de son bras, il y avait le *gabedoni*, c'est-à-dire le capitaine chef du poste monténégrin.

Nous allons de ce côté, mais la piste disparaît et nous voilà perdus dans l'obscurité et les pierres. Une lumière brille : je m'approche. Un Albanais accroupi près d'un feu, en me voyant, pousse un cri comme une bête surprise dans sa tanière. Je le calme d'un geste pacifique, et essaye de lui faire entendre qu'il doit nous conduire chez le *gabedoni*.

Un deuxième compère, qui comprend le serbe, s'approche. Nous le prenons comme guide. Il nous mène dans des chemins creux remplis de boue par des détours interminables. J'ai rarement fait marche plus mal assurée, soutenu par un de mes hom-

mes. Nous avons l'impression d'être conduits dans quelque traquenard. Notre ami Lacomme, que le guide prend pour un pope à cause de sa grande barbe, marche près de lui, son revolver à la main, prêt à casser la tête à ce noble Malissore s'il montre quelque trahison.

Nous arrivons enfin chez le *gabedoni* vers les 8 heures du soir, épuisés par 13 heures de marche, mais sans accident. Quelques soldats monténégrins nous offrent un coin de leur taudis où nous essayons, allongés dans la vermine, les pieds vers un feu de souches, d'oublier la rude journée.

*
* *

Mercredi 8 décembre.

Nous ne pouvons repartir ; nos hommes sont épuisés et nos bêtes, déferrées, boi-

tent lamentablement. Le *gabedoni* Vouk Popovitch, un ex-pope qui a étudié à Kiev et qui, malgré ses soixante ans, porte gaillardement sur son nombril un énorme revolver, consent à nous garder sous son toit. Nous passerons donc cette journée à Kastrati, patrie de Scander-beg, village composé de quelques maisons dispersées, soigneusement barricadées de fossés et de haies impénétrables. Chaque Albanais pour entrer dans son champ enlève avec la fourche, qu'il porte toujours, un fagot d'épines de ces haies, puis le remet en place derrière lui et ferme le passage.

Ce peuple, chez qui la méfiance et l'hostilité contre le voisin sont la seule affaire, est incapable de s'élever à l'idée d'une patrie commune ou même d'une action commune quelle qu'elle soit. Chaque homme est le seigneur souverain de son clos, de sa terre, et voilà tout.

Nous allons rendre visite dans l'église, sans intérêt aucun, au prêtre rencontré hier. Il est en train de confesser une pécheresse du lieu, toute rutilante de sequins. C'est une fiancée qui porte une large ceinture de cuir cloutée d'argent, une jupe bouffante et des guêtres brodées d'or.

Le prêtre l'absout en hâte, nous amène à la sacristie où il nous offre cigarettes et café. Nous causons : il a fait ses études à Rome et parle un italien très pur.

J'essaie de l'interroger sur l'influence italienne en ce pays et le rôle des prêtres catholiques, sur la propagande autrichienne. Mais fort habilement, il échappe à mes questions en émettant des idées générales sur la guerre qui est un *castigo di Deo* et autres considérations politico-théologiques.

Je n'ai pu savoir, à mon grand regret,

si les prêtres sont ici comme à Ipek et dans tout le Sandjak, les serviteurs de la politique autrichienne.

Notre impénétrable ami est servi par un jeune homme qui nous accompagne dans les chemins creux et avec lequel nous ne pouvons nous entendre qu'en allemand. Encore ! Il a appris cette langue qu'il parle parfaitement avec un accent berlinois, à Scutari.

— « Vous êtes les premiers Français qui soient jamais passés par ici, où l'on voit très rarement des étrangers. Le dernier dont on ait gardé le souvenir dans le pays est venu il y a trois ou quatre ans. C'était un major nommé von Krone (un Hollandais, ajoute-t-il, mais un Boche assurément), qui courait les montagnes et levait la carte du pays. »

A midi, nous allons assister par courtoisie à l'office, où le prêtre nous a invités

en nous retenant une place près de lui dans le chœur. Nous voyons l'assistance fort recueillie, les femmes à gauche, à genoux, les hommes, à droite, accroupis sur leurs talons, — coiffés d'un fez ou d'un mouchoir rouge.

J'ai rarement vu plus belle réunion de bandits dont les regards, dardés sur nous, nous déshabillent. Un gendarme d'Essad-Pacha, en costume d'officier turc, avec un fez en astrakan gris, paraît jouer le rôle de bedeau.

L'assistance écoute avec attention un prône en albanais, langue rude et gutturale, où revient toujours en exorde de chaque développement le mot *F'issathâna*, synonyme, paraît-il, de skipétar, puis entonne comiquement en latin les louanges de l'Immaculée-Conception dont c'est la fête, et se retire devant l'église où elle nous attend pour nous entourer, nous re-

garder de près, nous palper. Ces gens-là ne m'ont pas paru avoir de préventions contre les Français. Ils m'ont semblé au contraire avoir plutôt un vague respect pour la France, peut-être parce qu'elle est la mère des Napoléons.

En tous cas il ne faudrait pas grand'chose pour s'attacher ces populations malléables, sensibles à l'or et à la force, qui gardent vaguement le souvenir que les *Francousi* furent jadis maîtres de Corfou et de Raguse. Quelques agents déterminés nous recruteraient vite des guérillas capables de tenir en échec Bulgares et Autrichiens. Y a-t-on jamais pensé ?

Ce n'est pas une armée sous un chef unique, serait-il Essad-Pacha, qu'on peut songer à rassembler dans ce pays où chacun vit isolé dans son clan, sans reconnaître l'autorité du voisin, mais vingt, trente bandes, opérant séparément et tenant la

montagne, harcelant les convois, coupant les défilés. Jamais les Bulgares n'iraient d'Ochrida à Durazzo, le long de l'antique *Via Egnatia* dans les gorges du Skoumbi.

Je cause l'après-midi avec le *gabedoni* Vouk Pposititch. J'assiste au jugement qu'il rend dans une affaire de vendetta. Une femme a eu son mari tué, l'assassin a été tué à son tour par le frère de la femme. Celle-ci et son frère sont arrivés avec une foule de témoins. Vouk les interroge rapidement, écoute avec patience leurs explications volubiles, dodeline de la tête et les renvoie absous.

Il me confie que le temps n'est pas d'essayer de changer leurs mœurs et de rendre une justice moderne. « Contentons-nous de leur enlever leurs armes sans bagarre », ajoute-t-il. Et il me montre une magnifique collection récoltée dans les montagnes d'alentour où voisinent fusils

à pierre moyenâgeux, tromblons et fusils modernes. Elle en dit long sur les menées des différents concurrents qui se disputent l'Albanie : carabines bulgares, mausers et mannlichers sont en force.

Vers le soir, dans un chemin creux, je rencontre un jeune Monténégrin, professeur au lycée de Neckchich, qui remplit les fonctions de *gabedoni* tout près de là à Koplick. « Je suis philologue », me dit-il. Et à ces seules paroles je sens la marque allemande. « J'ai étudié à Berlin, ce qui ne m'empêche pas d'aimer beaucoup votre pays et de désirer la fin de la guerre pour aller le visiter. »

Et comme je m'étonne qu'il soit allé à Berlin au lieu d'aller à Paris, s'il était si amoureux des choses de France, il s'éloigne sans rien répondre de précis. Puis-sons-nous après la guerre changer les mœurs de notre Université, tout entière à

son enseignement mais superbe d'indifférence à l'égard de ceux qui le reçoivent, et savoir attirer chez nous la jeunesse intellectuelle des Balkans. N'est-il pas extraordinaire par exemple que sur cent médecins serbes, quatre-vingt au moins aient étudié à Vienne ou en Allemagne? Même dans ce recoin perdu d'Albanie, je m'irrite de sentir encore la main mise des Boches.

*
* *

Jeudi 9 décembre.

Départ au matin pour Scutari.

Chemins creux qui tantôt sont des lacs de boue, tantôt servent de lit à des torrents où il nous faut passer dans l'eau jusqu'aux chevilles. Des chars albanais aux roues très hautes restent enlisés dans

les fondrières. De nombreuses carcasses de chevaux dépouillés de la peau, gisent enlisées et sanglantes. Aux carrefours, dans les endroits secs, verdissent, sous la mousse, des tombes musulmanes.

Dans quelques enclos, nous rencontrons des cimetières chrétiens : les tombes sont surmontées de croix de bois sur les branches desquelles sont sculptées de grossières colombes. La vue est limitée de toutes parts par des broussailles et des haies épaisses. Pays d'embuscades et de guérillas. Vers 10 heures nous parvenons enfin, non loin du lac Scutari, dans une immense plaine caillouteuse, semée de thym, sur laquelle la piste est à peine marquée.

Dans le lointain se dessinent la ligne dure du mont Tarabosh, qui domine Scutari, et la silhouette moyenâgeuse de la citadelle vénitienne, au pied de laquelle

coule la Boïana, déversoir du lac dans la mer. Dans l'après-midi nous atteignons une route à peu près tracée, semée des ruines de la dernière guerre, coupée d'anciennes tranchées turques ou monténégrines. Un prisonnier bulgare qui meurt de misère dans un fossé me demande mon revolver pour s'achever. Je passe.

La nuit tombe lorsque nous arrivons, épuisés de fatigue, aux portes de Scutari. Le muezzin d'une mosquée appelle les fidèles à la prière. Assis sous l'auvent d'une boutique turque, nous mangeons des figues en écoutant sa mélancolique mélodie. Il nous faut passer, pour pénétrer dans la ville, un pont en dos d'âne croulant : il faillit nous coûter la perte de deux de nos bêtes qui tombent et que nous avons grand'peine à empêcher de choir dans un ruisseau profond. La recherche fut difficile, dans la nuit, du gîte où étaient

nos camarades. Enfin nous trouvons dans l'École italienne, mise gracieusement à la disposition des Français par le consul d'Italie, une chambre où le plancher sans foin nous offre une dure nuit.

Je dîne avec mon ami le médecin major David, que je retrouve avec joie après l'avoir cru perdu, dans une auberge de la ville, où les vivres sont si mesurés qu'il faut apporter avec soi son pain, si on en a.

CHAPITRE VIII

SÉJOUR A SCUTARI — SOUS LES BOMBES
MORT DU DOCTEUR FALLOT

Nos camarades sont à peu près tous arrivés des quatre coins de l'horizon, chacun après des fortunes diverses et beaucoup de souffrances. L'un d'entre eux est le seul survivant de toute une ambulance serbe massacrée dans les montagnes par les Albanais. Les automobilistes et les aviateurs français ont pu de Prizrend gagner Scutari par la vallée du Drin : mais beaucoup d'entre eux sont en piteux état, les pieds ou les mains gelés. A toute heure arrivent dans la ville des isolés de

l'armée serbe, vêtus de haillons et de guenilles, sans armes, noircis par la fumée des bivouacs, qui s'affalent crevés de misère dans les rues, sur les places, aux carrefours. Scutari est la ville des gueux et la ville de la faim.

*
* *

Nous passons les quinze jours les plus déprimants que j'aie vécus, à attendre à notre égard une décision qui ne vient pas. Dans ce milieu surexcité par les fatigues de la retraite, les nouvelles les plus invraisemblables se succèdent et trouvent créance. Le bruit court déjà que le Monténégro a traité avec l'Autriche et va se rendre en nous livrant aux Boches. Les comitadjis bulgares, paraît-il, ont franchi les montagnes et menacent la ville. Il nous est impossible de trouver le repos néces-

saire. Les soldats serbes par bandes affamées comme des loups s'attroupent menaçants auprès des boulangeries.

Les Albanais, se renfermant derrière leurs murailles, commencent à refuser d'accepter dinars serbes ou perpères monténégrins et tiennent leurs portes verrouillées devant la cohue des réfugiés prêts à l'émeute. Chaque jour la grande affaire pour nous a été de chercher ce que nous pourrions bien donner comme assaisonnement au pain que l'intendance monténégrine très bienveillante nous distribue à raison d'un demi-pain par homme et par jour avec quelques poignées de riz.

Les bons chasseurs parmi nous essayent de procurer à leur pot quelque canard, tué sur le lac : d'autres vont à la pêche. Et je vois encore le capitaine aviateur Tulane barbotant dans la vase pour tirer de l'eau avec une méchante ligne son dîner

du soir. Nous ne sommes guère d'humeur à jouir du magnifique spectacle sur la vallée du Drin, le lac et les montagnes albanaises que nous offre la citadelle vénitienne, perchée au sommet d'une acropole à pic sur la Boïana, face au mont Tarabosh. Nous avons l'impression d'être abandonnés à notre malheureux sort et c'est avec rage parfois que nous songeons à l'inutilité de nos efforts pour sortir de la tourmente serbe.

Tous les jours nous sommes sous les bombes des avions autrichiens qui cherchent à détruire la station italienne de télégraphie sans fil installée derrière l'école. Ils descendent impunément très bas, car il n'y a dans la ville que quelques mitrailleuses, inoffensives d'ailleurs, pour les combattre. Chaque matin la cloche qui les annonce sonne le glas des quelques victimes de la journée. Nous

attendons avec indifférence notre tour.

*
* *

Enfin, le 23 décembre, deux grosses bombes éclatent coup sur coup tout près de nous, renversant sur nos têtes fenêtres et plâtres. Nous eûmes quelque chance. Malheureusement trois aviateurs français furent touchés : deux furent mortellement blessés, l'un tué sur le coup. Je ne sais rien de plus poignant que l'enterrement, auquel j'assistai, de ce brave que nous semblions abandonner dans une terre hostile. Il eut des funérailles émouvantes et fut accompagné par nous tous au cimetière catholique.

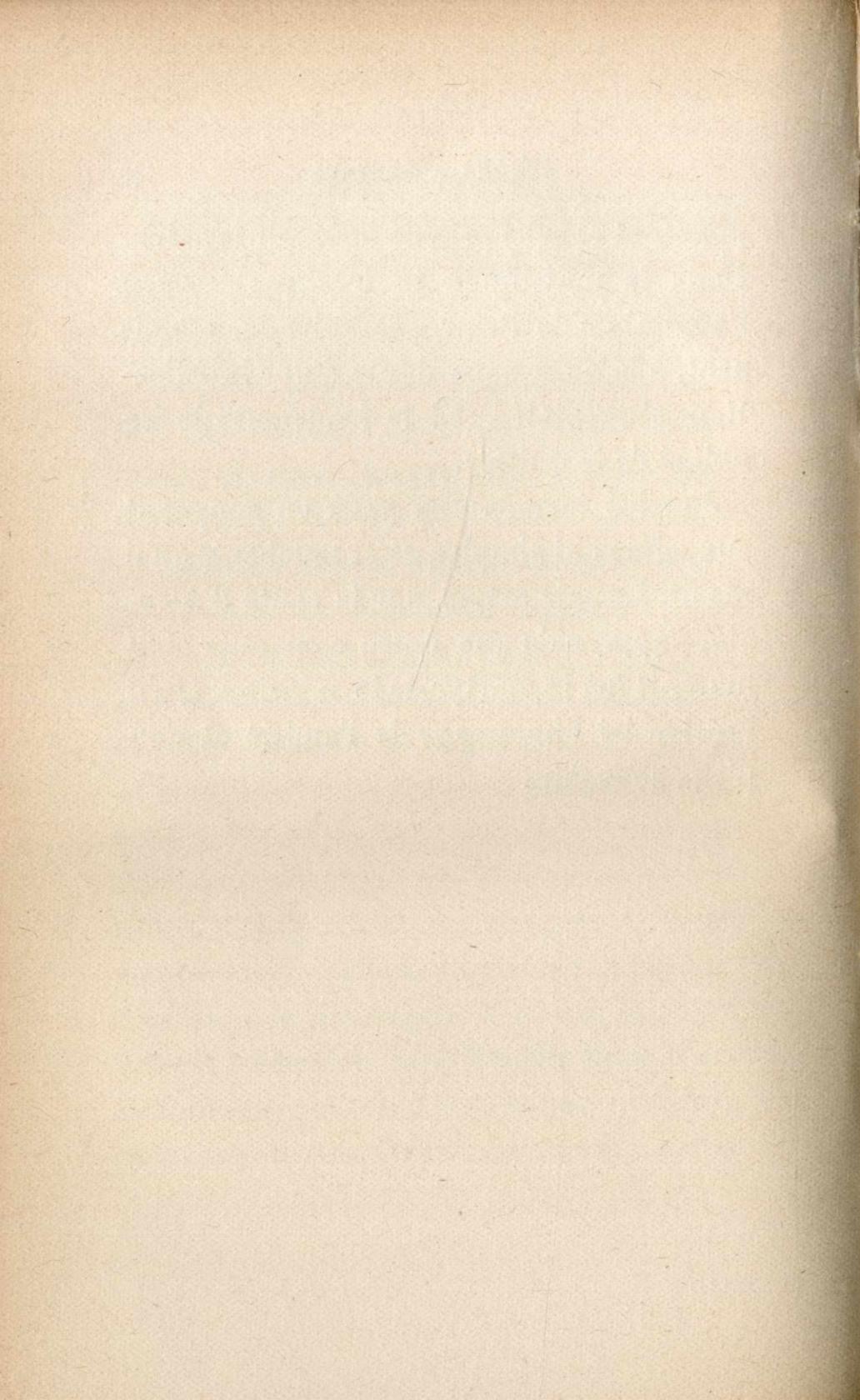
Je fus profondément remué par le discours que, sur la tombe encore ouverte, prononça M. Bopp, notre ministre de France en Serbie, échappé comme nous

à l'ennemi par le Tchakor, dont la protection souriante fut si large et si précieuse pour nous tous.

Ce petit soldat de France eut en cela plus de bonheur que ses deux camarades et mon pauvre ami Fallot qu'il nous fallut, le 25 au matin, quitter à l'agonie à l'hôpital italien car nous reçûmes l'ordre de nous hâter de gagner San-Giovanni di Medua pour nous y embarquer à destination de l'Italie. Fallot, chirurgien émérite, installé à Argenteuil avant la guerre, avait été affecté en Serbie au secteur de Belgrade, puis à une division de l'armée serbe. Après la dispersion de son unité, il gagna par ses propres moyens Scutari avec quelques camarades rencontrés dans la montagne. Il arriva le 23 au soir, mourant de faim. Depuis trois jours il n'avait trouvé à manger que quelques poissons fumés. Il dîna gaiement à notre

popote et coucha près de nous sur la paille. Dans la nuit nous le transportâmes à l'hôpital de la Princesse-Yolande, agonisant, à la suite sans doute d'une intoxication alimentaire. Et le lendemain je fus obligé de le quitter.

J'ai les larmes aux yeux en songeant aux adieux si simples et si touchants qu'il me fit. Le soir même, sur la route d'Alessio, j'apprenais que notre camarade était mort. Il fut le martyr de la mission. Qu'il reçoive ici l'hommage de l'amitié et d'un pieux souvenir !



CHAPITRE IX

DE SAN-GIOVANNI DI MEDUA A BARI — SAUVÉS!

Le 25 décembre.

Nous nous mettons en route après bien des difficultés et des heurts, vers 10 heures du matin, en un long convoi qui s'égrène bientôt dans les fondrières de la route. Dès la sortie de Scutari et le passage du Drin sur un pont moderne au pied de la citadelle, nous pataugeons dans l'éternelle fange. Le Drin grossi par les pluies, ronge en maints endroits par son cours violent le chemin qui s'effrite. Il nous faut passer plusieurs ruisseaux à gué. Nombreux cadavres de chevaux enlisés. Après une

longue marche, très dure sous la pluie, nous arrivons dans les environs du village de Barba-Luz qui nous a été fixé comme étape. Nous campons dans une maison incendiée par Essad-Pacha, au cours de la dernière guerre qui a semé de ruines le pays.

*
* *

Le 26 décembre.

Départ au matin. Marche toujours pénible jusqu'au pied de la chaîne de montagnes qui court du nord au sud et nous sépare de la mer. Le chemin est un peu plus sec. Il tourne brusquement à l'ouest dans une vallée fangeuse où nous avançons lentement dans la pluie et le vent. De grands vols de mouettes planent, annonçant la mer. Au loin sur un roc se dresse la forteresse d'Alessio.

Vers le soir nous atteignons cette ville composée de quelques maisons blanches et d'une mosquée de l'autre côté d'un pont de bois. Nous sommes épuisés. Mais on nous fait dire qu'on s'embarquera peut-être dans la nuit et qu'il faut à tout prix atteindre San-Giovanni di Medua.

Nous nous remettons en route au milieu d'un orage épouvantable. Les éclairs précipités font fulgurer la montagne dans des lueurs d'incendie. Un vent violent nous jette au visage des tourbillons de pluie. C'est ainsi que nous parvenons à San-Giovanni, où l'on nous apprend qu'il n'y a pas de bateau. A tâtons, dans l'obscurité et dans le vent, nous cherchons sur le sable de l'étroite plage une place pour camper et, après bien des efforts, nous réussissons à dresser une dernière fois notre tente.

*
* *

Le 27 décembre.

Avec le jour la mer nous apparut étincelante sous le soleil, mais hostile. La crique était pleine des épaves de transports et de voiliers coulés par les torpilleurs autrichiens. Vers 9 heures nous voyons arriver un vapeur escorté par un contre-torpilleur dont les couleurs tricolores firent naître en nous une vive émotion. Devant nous se dressa l'image de la patrie perdue que souvent j'avais désespéré de revoir.

L'amiral anglais Troubridge qui commande le port nous fait dire de monter sur les montagnes pour éviter le bombardement journalier des avions. Mais il n'en

vint qu'un qui nous épargna. Les difficultés furent grandes pour s'embarquer sur le *Brindisi*, ancré au milieu du port, assailli par une foule de fugitifs.

Vers 11 heures du soir je pus trouver une barque albanaise qui nous transporta à la coupée du bateau, assiégée par une foule apeurée. Nous arrivâmes enfin à bord.

Le lendemain, 28 décembre, après avoir été escortés par six torpilleurs français, nous débarquions à Bari, où nous quittâmes le *Brindisi* qui, le soir même, coulait sur une mine dans l'Adriatique. Nous étions enfin sauvés. Le vin de Chianti et l'Asti spumante, dont je fis pour ma part quelque usage, nous firent vite oublier le cauchemar et les souffrances de trois mois. Je gardais seulement le regret d'avoir été obligé d'abandonner à Médua mes trois braves soldats serbes et les deux prison-

niers autrichiens qui me quittèrent en pleurant. Je leur devais mon salut.

Et ainsi finit « la geste » des Français en Serbie.

CONCLUSION

Je ne voudrais pas que ce livre se fermât sur les seules visions douloureuses de la défaite et le souvenir des duretés subies.

Les Français, pendant la retraite, eurent parfois à souffrir des Serbes, mais n'eurent-ils pas aussi à souffrir d'eux-mêmes ? La Serbie subissait la plus effroyable tourmente qui ait dispersé tout un peuple, comme feuilles mortes dans le vent. Elle était engloutie tout entière dans le désastre. Elle perdait sa terre, sa gloire,

son armée, l'espoir même. Je ne sais rien de plus tragique que les deux scènes de Lioum-Koula et d'Ipek, lorsque, acculés à des montagnes sans routes, les Serbes brûlèrent leurs dernières automobiles et firent sauter leurs derniers canons, artisans des belles victoires de Koumanowo, de la Brégalnitsa, du Roudnik et du Tser.

Les soldats avaient, chaque semaine, chaque jour, enfin à chaque heure attendu les Français par la vallée de la Morava d'abord, puis par le défilé de Katchanik : chaque fois c'étaient les Bulgares félons qui étaient apparus. Ils auraient pu s'enfoncer comme un coin au centre de l'armée bulgare au moment où celle-ci faisait sa concentration vers Zaïtchar et Kustendil. On les en avait empêchés.

Tous ces malheurs, toutes ces déceptions, toutes ces rancunes expliquent bien

des paroles et bien des actes sans bienveillance à l'égard des Français. Et puis dans les gorges du Monténégro et de l'Albanie, dans la neige et les rochers, la misère et la faim ne pouvaient être pour personne de bonnes conseillères. Nous trouvâmes cependant des amis ou du secours même dans les plus durs moments. Je n'oublierai jamais ce que mes camarades et moi devons à l'ingénieur Paul Dimitch, dans la nuit qui suivit notre départ d'Ipek. Et le quartier général serbe fit ce que les circonstances lui permirent pour nous secourir. Aussi le seul souvenir des épreuves endurées en commun doit survivre à tous les autres. Nous communions avec les Serbes dans leur douleur de la patrie perdue, dans leurs espoirs de la revanche méritée, nous, leurs compagnons de misère.

Et ces espoirs sont fondés. J'ai vu de

près l'armée serbe avant la retraite. Je veux dire ce qu'elle était, nous comprendrons mieux ce qu'elle va être, passée au crible d'un désastre inouï. Ce qui a survécu d'elle ne peut être qu'une élite. Le soldat serbe de Corfou reste ce qu'il était à Koumanovo ou au Roudnik.

Elle était très belle cette armée avant l'attaque d'octobre. Les vides que trois guerres successives et la terrible épidémie de typhus avaient creusés dans ses rangs étaient comblés par des recrues qui ne paraissaient pas inférieures à leurs aînés. Je les voyais, dans leurs casernes ou sur les routes, rythmant leur marche sur un tambour grêle dont les notes claquaient agiles et gaies. Tous portaient à leur casquette des fleurs ou une touffe de feuillage. Ils rapportaient de leurs exercices un peu de leurs champs. Ils défilaient d'un pas lent et ferme, les talons battus

presque par la crosse du fusil, soutenue à l'épaule par la bretelle entièrement tendue. Parfois un chant grave s'élevait dans leurs rangs, à la gloire de ceux tombés à l'ennemi. Ces jeunes gens étaient dignes des vieilles bandes, victorieuses des Bulgares et des Autrichiens. Ils l'ont montré en octobre à Belgrade.

Ils le devaient à leurs officiers, soldats sortis du rang par leur bravoure, ou élèves des écoles militaires de France et de Russie, tous égaux par les vertus guerrières, certains d'une culture étonnante. Je pourrais citer beaucoup de ces derniers. Mon souvenir va surtout au capitaine Milan Georgevitch et au lieutenant Miloch Petrounkévitch qui, en mars 1914, nous conduisirent de Salonique en Serbie : ils parlaient toutes les langues de l'Europe et la nôtre avec un sentiment parfait de ses nuances. Je ne sais ce qu'ils sont de-

venus, je souhaite qu'ils puissent encore mettre leurs talents au service de leur pays et de leur roi. Nous connaissons tous en France, le colonel Pavlovitch, le chef d'état-major du voïevode Poutnick, et le colonel Vassitch, le héros de la retraite, le modèle du soldat et du gentilhomme.

L'homme de troupe, l'obscur qui peine et meurt sans broncher, est digne de pareils officiers. C'est un paysan et un montagnard : la charrue lui a donné des muscles solides, la garde des troupeaux dans le creux des montagnes et sur les crêtes lui a fait le jarret vigoureux. Il manie les armes avec dextérité ; son fusil est un compagnon fidèle. Il est agile, car, dès son jeune âge, il est habitué à la marche et au cheval. Il n'est pas rare de rencontrer sur les routes de Serbie des enfants à cheval qui ont la prestance d'écuyers. De plus, le

soldat serbe se contente de peu : il est sobre et tempérant. A Scutari d'Albanie je vis, assis dans la boue, un blessé qui mangeait avidement un chou cru et une chandelle : c'était sa seule pitance depuis trois jours et il s'en régala. Les jours de fête, au temps où il possédait encore sa patrie, le soldat serbe ne faisait certes pas grise mine au vin blanc de Smédévevo où au vin rosé de Négotine. Mais il allait rarement jusqu'à l'ivresse.

On trouve en lui quelque chose du fatalisme oriental et de cette résignation que, par tous pays, ont les campagnards ; ils vivent si près de la nature qu'ils savent l'inutilité de la résistance contre ses forces. Aussi a-t-il un stoïcisme admirable. Faisons la guerre ; puisqu'il le faut, dit-il, lorsque son pays voit se dresser un nouvel ennemi. Il est indifférent devant les blessures et la mort. J'en ai vu mourir du

typhus exanthématique sans une plainte, faisant effort pour réprimer les râles qui les secouaient. Dans les neiges du Char-Dagh ou du Tchakor ceux qui ne pouvaient aller plus loin s'allongeaient dans les ravins et mouraient, silencieux.

Toutes ces qualités sont celles du soldat; mais on peut les trouver par tous pays. Ce qu'il y a de bien particulier au soldat serbe, ce sont les sentiments qui l'animent.

— Pourquoi te bats-tu? demandai-je un jour à mon fidèle caporal Voïslav Mila-novitch.

— Pour ma patrie et mon roi, me répondit-il, et pour les vieux Serbes!

Et il me chante sa chanson. Car beaucoup de paysans sont poètes; ceux qui sont blessés chantent leur blessure en une sorte de laisse assonancée qui rappelle les couplets de nos chansons de geste.

« La trompette m'appelle, disait ce lied,

aux champs de Saraïevo pour délivrer les vieux Serbes. Nous sommes tombés sur le Schwabe, comme nos pères sur le Turc. Nous avons longtemps combattu dans les montagnes. Une balle ennemie m'a frappé. Elle ne m'a pas laissé voir la victoire. Mais les miens diront que moi, Voïslav, j'ai versé mon sang pour notre vieux roi et la patrie serbe... »

Ces vers naïfs sont animés du plus pur patriotisme, de la plus grande fidélité au roi, du désir de la gloire. Mais ce qu'il y a surtout en eux de caractéristique, c'est le souvenir vivace de l'antique patrie glorieuse et des efforts des ancêtres pour secouer le joug de l'étranger. Les vieux Serbes sont ceux qui ont été arrachés à la patrie commune et dispersés par l'histoire au milieu de nations ennemies, ceux qui depuis des siècles attendent le retour des voïevodes. Chaque soldat serbe a le sen-

timent confus d'être l'acteur d'un drame qui se joue depuis les temps les plus reculés et il espère être le vainqueur du dénouement. Il n'y a peut-être pas de pays en Europe où chaque individu se sente aussi vivement solidaire des ancêtres, le continuateur de leur œuvre, un anneau d'une chaîne ininterrompue. Il se bat pour tous ceux qui l'ont précédé aussi bien que pour tous ceux qui le suivront. Il a reçu en héritage un patrimoine qu'il doit laisser intact à ses descendants.

Ce qui rend en Serbie le passé si présent dans le souvenir de tous, ce qui lui donne la force agissante des événements actuels, c'est la persistance des chansons épiques que les guzlars vont répétant de village en village comme des aèdes. Les jours de fête, ils s'asseoient au foyer d'un riche habitant ou sur la place, accordent leur

guzla, récitent les exploits de Marco Kralievitch, et des haïdouks, la grandeur du règne de Douchan, la défaite de Kossovo, disent les joies et les douleurs, les victoires et les défaites de la Patrie. Tous les paysans, jeunes et vieux, écoutent, attentifs, apprennent l'histoire héroïque de leur pays, frémissent à tous ses souvenirs et se font l'âme de ceux qui, en France, au moyen âge, connurent seulement de leur passé ce que contaient les chansons de geste et se levèrent aux temps féodaux pour batailler contre l'infidèle pour leur religion et leur roi.

A Kralievo, au moment où dans la désorganisation la plus complète nous quittions la ville devant les Allemands, je me souviens d'avoir vu assis dans un coin de la place un guzlar aveugle, qui chantait. Une troupe de recrues passait. Tous se rassemblèrent autour de l'aède.

Et longtemps ils restèrent à l'écouter, émus. Il me semblait, qu'avant de quitter leur patrie ils voulaient encore une fois entendre sa voix et son appel lointain.

Beaucoup de ces malheureux sont tombés dans la neige de Kossovo et de Stimplia, dans les embuscades albanaises. Bien peu sans doute ont pu gagner la mer. Mais ils seront vengés par ceux qui restent et qui, sous les oliviers de Corfou, ont retrouvé l'espoir avec la vie. Parmi ces vieilles bandes aguerries ont dû se dresser de nouveaux guzlars pour chanter le vieux roi Pierre porté sur un caisson traîné par des bœufs, la seconde défaite de Kossovo, les douleurs de la Serbie violée et étouffée par l'ennemi.

Car les événements de novembre et de décembre n'ont pas seulement endurci à toutes les fatigues ceux qui ont survécu.

Ils ont enrichi leur âme de nouveaux sentiments violents : la rancune de leurs malheurs immérités, le désir de la vengeance, le désir passionné de délivrer la patrie. Les gémissements de leurs femmes et de leurs enfants, laissés aux mains de l'envahisseur, les appellent irrésistiblement. Ils avaient faim et ils étaient transis : la France les a refaits au soleil de Corfou. Ils étaient nus : la France les a habillés. Ils étaient sans armes : la France les a armés. Ils sont prêts, plus que jamais, à la lutte, sans crainte désormais d'être attaqués par derrière.

Sur les lignes de Salonique ils se battront en désespérés pour repasser le défilé de Demir-Kapou, à la suite du prince Alexandre, leur nouveau Marco Kralievitch, en compagnie de leurs frères d'armes, les soldats de France, casqués de bleu. Ils retrouveront sur les rives

du Vardar une nouvelle victoire de la Brégalnitsa. C'est la conviction profonde et le souhait de ceux qui les connaissent, qui furent avec eux dans les jours sombres.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| <i>Dédicace</i> | II |
| AVANT-PROPOS | VII |
| CHAPITRE I (jusqu'au 7 novembre). — Les premières étapes de la retraite. — De Kralievo à Ratchka. — Séjour à Ratchka. | 27 |
| CHAPITRE II (du 7 novembre au 14 novembre). — De Ratchka à Mitrovitsa. — Tverdjen. — Incident de Laposavlievitch. — Une automobile française tombe dans l'Ibar. — Séjour à Mitrovitsa | 45 |
| CHAPITRE III (du 14 novembre au 20 novembre). — De Mitrovitsa à Prizrend. — La plaine de Kossovo. — Prichtina. — Tourmente de neige avant Chtimplia. — Souva-Reka. — Arrivée à Prizrend. — L'évêque catholique. | 65 |
| CHAPITRE IV (du 20 novembre au 22 novembre). — De Prizrend à Ipek. — Le pont du Tsar | |

| | |
|--|-----|
| Lazare sur le Drin. — Diakova. — Tsernobreg. — Arrivée à Ipek | 89 |
| CHAPITRE V (du 23 novembre au 28 novembre). — D'Ipek à Andrevitsa. — Les gorges de la Petchanka. — Le pope comitadji Mikhaïlo Popovitch. — Accidents. — A coups de hache à travers la glace. — Velika. — Le long de la Plava | 103 |
| CHAPITRE VI (du 29 novembre au 4 décembre). — D'Andrevitsa à Podgoritsa. — Dans la neige. — Vétérnik. — Prisonniers bulgares. Podgoritsa | 135 |
| CHAPITRE VII (du 4 décembre au 10 décembre). De Podgoritsa à Scutari. — Diocletia — Touzi. — Les montagnes albanaises. — Le village de Kastrati. — Le <i>gabedoni</i> Vouk Popovitch et sa justice. — Mœurs albanaises. — Arrivée à Scutari | 155 |
| CHAPITRE VIII (du 10 décembre au 24 décembre). — Séjour à Scutari. — Sous les bombes. — Mort du docteur Fallot | 183 |
| CHAPITRE IX (du 25 au 27 décembre). — De San-Giovanni di Medua à Bari. — Sauvés ! | 191 |
| CONCLUSION | 197 |

4144. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et C^{ie}.
